

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

BIBLIOTHÈQUE

CINQ CENTS

Publiée et imprimée par Polfrer Bossette & Cie, 516 Rue Craig

Vol. XV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL 29 JUN 1893.

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 12

DOULEUR D'AMOUR

DOUZIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"



L'artiste pressa doucement la main de la jeune fille... (Page 682.)

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & Cie,

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTRÉAL, 29 JUIN 1893.

DOULEURS D'AMOUR

DOUZIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"

I

COUSIN ET COUSINE

Mlle Claire Dubessy avait eu, comme presque tous les jours quelques personnes à déjeuner, parmi lesquelles se trouvaient Mme de Linois et son fils, toujours empressés, l'un et l'autre, à faire leur cour à la richissime héritière.

On était au salon, où l'on causait des choses du jour, et beaucoup plus de ce qui se passait à Paris que dans l'ouest et sud-ouest de la France ; car les oisifs de province, les gens riches, les fonctionnaires de tous ordres sont plus souvent à Paris par la pensée que chez eux, ce qui explique l'intérêt avec lequel nos bons provinciaux lisent les journaux mondains de la capitale, qui leur parlent des toilettes de mesdames X, Y, Z ; de la nouvelle pièce à l'Opéra, au Théâtre-Français, à l'Opéra-Comique, au Gymnase, même aux Bouffes ; des comédiens, des comédiennes, chanteurs et chanteuses en renom ; des étoiles de cafés-concerts ; des scandales du jour, enfin de tous les points des salons et des boulevards parisiens.

Claire était distraite, n'écoutait pas ce que l'on disait, et l'on aurait facilement remarqué, si on l'eût voulu, qu'elle ne s'amusaient guère.

La causerie devenant de moins en moins intéressante, ce qui arrive toujours quand on parle pour ne rien dire, une grande demoiselle sèche, pas jolie du tout, se mit au piano sous le prétexte d'égayer la société, mais en réalité pour écorcher les oreilles trop complaisantes, en tapotant les notes d'une fantaisie sur les motifs de la *Norma*.

Après avoir frappé deux petits coups pour s'annoncer et sans attendre qu'on lui répondit, Julio, la jeune femme de chambre entra presque mystérieusement dans le salon, s'approcha de sa maîtresse et lui dit quelques paroles à l'oreille.

Aussitôt Claire se leva. Son air ennuyé avait disparu et sa belle physionomie s'était animée.

Tous les regards se fixèrent sur Mlle Dubessy, et dans ces regards on lisait une curiosité grosse d'interrogations.

La grande demoiselle pas jolie s'était arrêtée au beau milieu

de son morceau et, non moins curieuse que les autres, s'était tournée du côté de la jeune châtelaine.

—Messieurs, et vous aussi, mesdames, dit Claire, je vous prie de m'excuser ; je suis obligée de vous quitter.

—Une visite ? interrogea Mme de Linois.

—Oui, madame, c'est une visite.

—Mais pourquoi ne faites-vous pas entrer ici la ou les personnes ?

—Parce que je n'ai pas à vous présenter aujourd'hui M. Edouard Lebel, cet artiste peintre dont je vous ai parlé et que je vais chargé de remettre en bon état les peintures de Grissoles.

—Edouard Lebel, fit un grave magistrat, je ne connais pas ce nom-là. Est-ce que le nom de ce peintre vous est connu ? ajouta-t-il, s'adressant à la galerie.

—Je ne le connais pas du tout, répondit un vieux beau, ayant longtemps demeuré à Paris, et qui se targuait de connaître tous les personnages de marque de la capitale.

—Ni moi, ni moi, dirent les autres.

—M. Edouard Lebel, répliqua froidement Mlle Dubessy, n'est pas encore célèbre comme Detaille, Carolus-Duran, Bonnat, Puvis de Chavannes, Meissonnier, Mélingue, Roche grosse et tar d'autres ; mais il a du talent, beaucoup de talent, et il est l'artiste qu'il faut ici.

—Est-ce qu'il est jeune ?

—Entre vingt-cinq et trente ans, m'a-t-on dit ; car je ne l'ai pas vu encore.

—Alors, vous allez lui faire examiner toutes vos belles peintures ?

—Il vient pour cela.

—Mais, chère demoiselle, dit Mme de Linois, nous pouvons tous vous accompagner dans cette intéressante visite.

—M. Edouard Lebel vient ici aujourd'hui pour examiner le travail qu'il va avoir à exécuter ; il a besoin pour cela de calme et de réflexion ; plusieurs personnes autour de lui le gêneraient ; je n'accepte donc pas, chère madame, l'offre aimable que vous me faites. Et comme je puis être retenue assez longtemps, je prie M. Darimon de vouloir bien me venir placer auprès de vous.

Et, s'adressant au vieillard :

—Mon cher tuteur, ajouta-t-elle, veuillez tenir compagnie à ces dames et à ces messieurs, qui vont aller se promener dans le parc.

C'était dire que personne ne devait rester au salon : on le comprit, car tout le monde se leva, non sans faire la grimace. La jeune fille fit une révérence et sortit aussitôt.

—Où est notre artiste ? demanda-t-elle.

—Je l'ai fait entrer dans le boudoir de mademoiselle.

—C'est bien, Julio, merci. Je vais avoir besoin de vous, ne vous éloignez pas.

Très émue, Claire se dirigea vers le petit salon Pompadour où elle entra si doucement, que le jeune homme, absorbé dans la contemplation d'un superbe panneau peint par Boucher, n'entendit pas le frottement de la robe de la jeune fille, se glissant entre les pans de la tenture.

Elle resta un instant immobile, examinant la taille élancée, bien prise du jeune homme, qui lui tournait le dos.

Voyant qu'il se croyait toujours seul, elle rompit le silence par ces mots :

—Monsieur, je suis maintenant tout à vous.

Edouard se retourna vivement.

A la vue de l'adorable créature qui était devant lui, il fit un pas en arrière comme ébloui de tant de charmes et de beauté.

On ne lui avait pas dit si Mlle Dubessy était jeune ou vieille ; en entrant au château, il s'était attendu à se trouver en présence d'une vieille fille maniérée, prétentieuse, ayant tous les ridicules de la provinciale parvenue : au lieu de cela, c'était une toute jeune fille, simple, gracieuse, distinguée, à l'air modeste et belle comme un ange, qui s'offrait à ses yeux ravis.

Mais cette délicieuse enfant était-elle bien Mlle Dubessy ?

—Pardon, mademoiselle, balbutia-t-il en s'inclinant, pardon, mais...

—Monsieur, dit-elle de sa voix harmonieuse et douce, je dois, avant tout, me présenter à vous : je suis mademoiselle Claire Dubessy.

Il s'inclina de nouveau respectueusement.

Puis ils restèrent un instant silencieux, se regardant.

Lui, complètement sous le charme, se disait :

—Comme elle est belle ! Oh ! l'adorable jeune fille !

Claire, pensait, en l'examinant de ce regard de femme clair, profond et si sûr dans le jugement :

—La Dame en noir m'a bien dit ce qu'il était ; oui, c'est bien ainsi que je me le figurais : grand, bien fait, le regard doux, le front intelligent, triste de sa pauvreté ; oui, il a les sentiments élevés, il est bon, il a du cœur ! Sa pâleur, ses joues amaigries, parlent de ses souffrances passées ! Oh ! pauvre garçon, pauvre garçon !

Ce fut Edouard qui rompit le silence.

—Mademoiselle, dit-il, vous étiez en société et je vous ai dérangée, pardonnez-moi de m'être présenté à un moment si mal choisi.

—J'étais en société, en effet, répondit elle ; mais rassurez-vous, vous ne m'avez point dérangée ; je sais être libre ou me rendre libre quand il me plaît. Je dirige mes actions comme je crois devoir le faire et je ne suis l'esclave de personne. Ah ! je serais vraiment malheureuse si, parce que beaucoup de gens aiment à venir à Grisolles, je ne m'appartenais pas un peu. Je vous l'ai dit tout à l'heure, je suis maintenant tout à vous.

Mais asseyez-vous, je vous prie, là, dans ce fauteuil, nous allons causer.

Après un bout de silence, et le jeune homme s'étant assis, elle reprit :

—Quand je suis entrée, vous regardiez ce panneau ?

—Je l'admirais, mademoiselle, comme j'ai admiré les trois autres : ce sont de purs chefs-d'œuvre.

—Vous avez ici un échantillon de ce que vous verrez tout à l'heure.

On vous a dit, monsieur Lebel, ce que j'attendais de vous ?

—Oui, mademoiselle ; mais je suis venu à Grisolles, afin de me rendre compte moi-même du travail à faire.

—Vous avez bien fait ; du reste, je vous attendais.

On vous a aussi parlé des conditions : si vous ne trouviez pas qu'elles fussent ce qu'elles doivent être, n'hésitez pas à me demander de les modifier.

—Mademoiselle, si j'avais quelque chose à dire à ce sujet, ce serait de trouver que vous êtes trop généreuse.

—Non, non, fit Claire, en secouant la tête. Enfin vous ne faites pas d'objections à ces conditions ?

—Aucune, mademoiselle.

—Voulez-vous que je vous les rappelle ?

—C'est inutile, mademoiselle ; j'ai sur moi la lettre que vous avez écrite à M. Biacchi et que m'a laissé M. Duchemin.

—Ah ! vous avez ma lettre, fit la jeune fille en rougissant.

Elle continua :

—Eh bien, je vous confirme de vive voix tout ce qu'elle contient : vous ne serez pas ici un étranger, mais considéré comme un ami. Quand je dis que vous aurez la table et le logement, cela indique que vous vous assoirez à ma table.

—Mais, mademoiselle...

—Oh ! ne redoutez pas le tête-à-tête : il y toujours ici quelques personnes qui y viennent déjeuner et dîner ; et quand il ne m'arrive pas de ces visiteurs, — ce qui est rare — j'ai pour me tenir compagnie M. Darimon, mon vieux tuteur, avec qui vous vous entendrez très bien, vous verrez.

Vous n'aurez pas une chambre dans le château même ; mais un joli pavillon, qui se trouve dans le jardin, et que je vous montrerai tout à l'heure d'une fenêtre, sera mis à votre disposition. Vous aurez là un logement complet, très confortable ; de cette façon vous serez mieux chez vous et plus libre.

—Oh ! mademoiselle, je suis vraiment confus...

—Monsieur Lebel, il y a une autre chose dont je veux vous

parler aujourd'hui : il s'agit de la récompense que je me réserve de vous offrir lorsque vous aurez achevé votre travail.

—Mais, mademoiselle, mon travail aura été largement rétribué, et je n'accepterai pas...

—Monsieur Lebel, l'interrompit-elle vivement, auriez-vous le courage de me causer un chagrin ?

—Oh ! mademoiselle, que dites-vous là ?

—Eh bien, reprit-elle très émue et ayant comme des larmes dans la voix, cette récompense que je serai heureuse de vous offrir, vous l'accepterez de ma main, de cette main amie que je vous tends en ce moment.

Il la prit, cette main fine et blanche qu'elle lui tendait ; et en la portant à ses lèvres, entraîné par un élan d'enthousiasme, il laissa échapper un sanglot.

—Ah ! s'écria-t-il d'une voix vibrante, mais vous êtes donc une divinité.

Claire, remuée dans tout son être, se détourna pour essayer deux larmes, mais il les avait vues, ces deux larmes, il se disait :

—Aussi bonne qu'elle est belle !

—A propos, reprit Claire, après un bout de silence, vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

—Non, mademoiselle, je vous remercie.

—Ne soyez pas plus que moi cérémonieux, monsieur : Julie, ma femme de chambre, est là qui attend mes ordres : en quelques minutes, ici même, sur ce guéridon, elle vous servira ce que vous désirerez.

—Je vous assure, mademoiselle, que je n'ai besoin de rien ; j'ai fort bien déjeuné à Poitiers.

Elle agita le cordon d'une sonnette et, aussitôt, Julie entra dans le boudoir.

—Monsieur Edouard Lebel va visiter notre musée, dit-elle ; vous et moi, Julie, allons lui tenir compagnie.

L'artiste suivit les deux jeunes filles et fit le tour des appartements ravi de ce qu'il voyait.

Après la visite des tableaux, Claire lui dit :

—Voyez-vous à peu près le temps que durera le travail de réparation ?

—Ce sera long, mademoiselle.

—Un an ?

—Peut-être deux. Mais si vous voulez que le travail marche plus vite, je trouverai facilement pour m'aider un ou deux peintres de talent.

—Je laisse cela à votre convenance, monsieur. Moi, je ne désire point que le travail marche à la vapeur, et si vous n'êtes pas effrayé de passer deux années à Grisolles...

—Merci, mademoiselle, je suis heureux de la latitude que vous me donnez ; je ferai seul le travail, et c'est ce que je préfère.

—Eh bien, monsieur Lebel, je ne veux pas vous le cacher, je suis enchantée de votre résolution ; aussi ferai-je tout ce qui dépendra de moi pour que vous ne vous ennuyiez pas trop.

—Oh ! je n'ai pas cette crainte, mademoiselle.

Ils étaient revenus dans le boudoir Pompidour, et Edouard comprit que le moment était venu de prendre congé de Mlle Dubessy.

—Mademoiselle, dit-il, je vous demande la permission de me retirer.

—Je ne veux pas vous retenir plus longtemps, monsieur. Est-ce que vous retournerez de suite à Paris ?

—Non, mademoiselle, je m'arrêterai à Pithiviers où probablement je passerai la nuit.

—Vous avez des parents dans cette ville ?

—Je n'ai plus ni père ni mère, mademoiselle, et je suis sans famille. Mais, continua-t-il avec émotion, devenu orphelin en bas âge, la Providence, qui veillait sur moi, m'a donné une seconde mère, laquelle m'a aimé et m'aime encore comme si j'étais son fils. Ma seconde mère demeure à Pithiviers avec son fils, qui est sous-préfet et un frère pour moi. Vous comprenez, mademoiselle, que j'aie le désir de les embrasser tous les deux avant de revenir à Grisolles.

—Oui, monsieur Lebel, je comprends cela, répondit Claire, qui avait de grosses larmes dans les yeux.

Et, tendant la main à Edouard :

—A dimanche, Monsieur, dit-elle, à dimanche.

L'artiste pressa doucement la main de la jeune fille, s'inclina avec respect, puis sortit du salon.

Claire resta debout, immobile, songeuse. Soudain, elle se redressa et dit à sa femme de chambre, qui la regardait avec étonnement :

—Julie, comment trouvez-vous ce jeune homme ?

—Oh ! très bien, mademoiselle.

—Oui, n'est-ce pas ?

—Seulement...

—Dites ce que vous pensez.

—Eh bien, mademoiselle, je crois que M. Edouard Lebel fera ici grand tort à M. Alfred de Linois et aux autres messieurs qui vous font la cour.

Claire ne put s'empêcher de tressaillir. Elle se laissa tomber dans un fauteuil et la figure dans ses mains se mit à pâlir.

—Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda Julie.

* * *

Il était tard lorsque Edouard Lebel arriva à Pithiviers. La ville était endormie et il n'y avait plus que quelques rares passants dans les rues. N'importe, Edouard alla sonner à la porte de la sous-préfecture dont quelques fenêtres étaient encore éclairées.

Mme Clavière et son fils causaient dans le salon avant de se retirer chacun dans sa chambre.

Louise et la cuisinière venaient de monter chez elles et n'étaient pas encore couchées.

Comme Mme Clavière et le sous-préfet, les deux servantes entendirent le coup de sonnette.

Louise, à sa fenêtre, vit la porte s'ouvrir et entendit la voix de l'artiste, répondant au concierge :

—Je suis Edouard Lebel, l'ami de M. le sous-préfet.

Aussitôt, Louise s'élança hors de sa chambre, descendit l'étage précipitamment et entra dans le salon en criant :

—Monsieur André, madame, c'est M. Edouard !

La mère et le fils se dressèrent comme par un res ort.

—Je ne l'attendais plus ce soir, dit la Dame en noir, mais qu'il soit le bienvenu, ce cher enfant André, allons le recevoir.

Edouard n'avait pas traversé la cour que, déjà, Louise avait ouvert la porte donnant sur le perron ; l'artiste ne fut qu'à monter les marches pour tomber dans les bras de sa bienfaitrice.

On s'embrassa avec effusion ; puis Edouard fut entraîné, presque porté dans le salon. Ah ! il put voir, à ce moment, comme il était aimé et comme Mme Clavière et André étaient heureux de le revoir.

—Est-ce que vous arrivez de Paris, mon cher enfant : dit la Dame en noir, feignant de ne rien savoir.

—Non, ma mère, répondit Edouard, j'arrive du Poitou, et je vais vous apprendre qui m'est venu, comme par miracle.

—Oui, oui, Edouard, vous allez nous dire cela, mais, avant tout, il vous faut manger quelque chose.

—Je le veux bien, car j'ai grand-faim... Je suis honteux de me présenter à une pareille heure et du dérangement que je vais vous causer.

—Ne parlez pas de cela, Edouard ; Louise et Marguerite n'étaient pas encore couchées ; toutes deux sont déjà à la cuisine. Venez, mon ami, venez.

Mme Clavière prit le bras du jeune homme et le conduisit à la salle à manger où, presque aussitôt, Louise lui servit à souper.

Quand il se fut restauré et qu'il vit que la Dame en noir et André étaient disposés à l'écouter, il leur parla de la visite de M. Duchemin, de la proposition que lui avait faite le marchand, agissant au nom d'un riche italien appelé Biacchi.

Il rapporta, aussi exactement que possible, la conversation qu'il avait eue avec M. Duchemin, et il fit lire à Mme Clavière et à André la lettre de Mlle Claire Dubessy.

Le sous-préfet, qui avait été prévenu, parut, comme sa mère, étonné, et en même temps enchanté, ravi.

Tous deux félicitèrent l'artiste de ce bonheur qui lui arrivait, et André s'écria :

—Le voilà donc enfin ce premier sourire de la fortune que tu attendais !

Reprenant la parole, Edouard raconta la visite qu'il venait de faire au château de Grisolles ; il parla longuement des merveilles qu'il avait eues sous les yeux ; des fresques superbes, des panneaux peints et sculptés, autant de chefs-d'œuvre ; de la belle galerie de tableaux, qui constituait, à elle seule, un musée d'une richesse incomparable. Il s'étendit également sur le travail, agréable pour lui, qu'il allait entreprendre et qu'il mènerait à bonne fin, il en était sûr.

La parole était ardente, on sentait en lui l'enthousiasme.

Par un sentiment de respectueuse réserve et qui répondait aux impressions de son âme, il parla peu de Mlle Dubessy, mais il en dit assez pour que la Dame en noir n'eût pas de peine à deviner que, séduit par la grâce et l'amabilité de l'aimable châtelaine de Grisolles, Edouard était rempli d'admiration.

Alors elle se dit :

—Il faudra bien qu'un jour il lui pardonne d'être la fille d'Antoinette Rondac. Et elle eut un sourire indéfinissable.

Mme Clavière avait instruit André de ce qu'elle avait fait pour que Mlle Claire Dubessy confiât à Edouard le travail de réparation des peintures du château de Grisolles, mais elle avait cru devoir lui cacher que la belle jeune fille était la cousine germaine de son ami.

II

DOULEURS D'AMOUR

Quelques jours après le passage d'Edouard Lebel à Pithiviers, André reçut un pli du ministère de l'intérieur.

Le directeur du personnel l'avisait qu'il était nommé sous-préfet à Avranches.

Il devrait se rendre à son nouveau poste dans les huit jours, tout de suite après avoir installé son successeur à la sous-préfecture de Pithiviers.

Malgré lui, André avait pâli.

—Le ministre n'a pas perdu de temps, murmura-t-il. Enfin, ce déplacement, c'est moi qui l'ai demandé. Allons, il faut avoir du caractère, être fort. Tout ce que j'ai dit à Edouard pour relever son courage, je dois me redire à moi-même. Je sens que mon cœur se brise, qu'importe ? Je l'ai dit à mon ami. Les chemins de la vie ne sont pas tous jonchés de roses. Eh bien, je passerai à travers les épines, je saurai souffrir, puisqu'il le faut. Oh ! Henriette, Henriette ! Mes yeux se mouillent de larmes. Non, non, je ne veux pas pleurer ! Là-bas, je penserai moins à elle, je serai plus tranquille. Oh ! cet amour ! parviendrai-je à l'arracher de mon cœur ? Je demanderai au travail de me faire oublier ; je m'y enfoncerai, dans le travail, je m'y engoulerai !...

Après être resté quelques instants silencieux, pensif, il reprit :

—Je l'ai voulu, c'est bien ; j'ai, maintenant, à remercier le ministre.

Immédiatement, il écrivit deux lettres de remerciement, l'une au ministre, l'autre au directeur du personnel.

C'était le samedi, le soir, le jeune homme se montra très calme, presque enjoué ; de sorte que Mme Clavière, qui l'observait beaucoup, surtout depuis sa dernière visite à Bresse, ne remarqua en lui rien d'anormal et ne soupçonna point ses nouvelles préoccupations.

C'est qu'André était véritablement un stoïque ; quand il le voulait, il était comme coulé en bronze.

Il ne pouvait pas cacher longtemps à sa mère qu'il avait demandé et obtenu son changement ; mais il avait décidé qu'il lui apprendrait sa nomination à Avranches, seulement après l'avoir annoncé à M. Beaugrand.

Le dimanche matin, en embrassant sa mère, avant de sortir, il lui dit :

— Je vais à Bresle.

Mme Clavière enveloppa son fils d'un long regard, sourit et répondit :

— J'en suis heureuse, André ; car il me semble que depuis quel que temps tu as beaucoup négligé nos amis.

— J'ai eu tant à faire ! balbutia-t-il

— Tu leur diras à tous trois mille choses affectueuses de ma part.

— Oui, chère mère.

Il partit, et, comme toujours, il arriva au château à onze heures.

Il fut reçu par Mme Beaugrand qui lui dit joyeusement :

— Enfin, vous voilà donc, mon cher André ! Je ne vous le cache pas, nous étions inquiets ; si vous n'étiez pas venu aujourd'hui, M. Beaugrand se proposait d'aller demain à Pithiviers pour vous faire des reproches. C'est que votre mauvaise humeur a duré trop longtemps, vilain bodeur !

André s'excusa de son mieux, en disant qu'il avait eu, dans ces derniers temps, un surcroît de travail.

— J'espère, reprit Mme Beaugrand, que vous aller passer la journée avec nous.

Voyant l'hésitation, l'embarras d'André, elle s'empressa d'ajouter :

— Nous ne sommes que nous aujourd'hui.

La physionomie du jeune homme parut s'éclairer

— Madame, dit-il, j'aurai l'honneur de déjeuner avec vous.

— A la bonne heure. D'ailleurs vous savez bien que si vous ne restiez pas, M. Beaugrand ne serait pas content.

— Il va bien, ainsi que Mlle Henriette.

— Mon mari se porte très bien ; ma fille a été souffrante.

— Oh !

— Pendant quelques jours j'ai été assez inquiète ; mais cela n'avait rien de grave, heureusement. Cependant vous la trouverez un peu changée ; elle est palotte et a maigri. M. Beaugrand et elle font un tour de promenade au jardin ; vous pouvez aller les rejoindre, mon ami, et tout à l'heure, quand j'aurai donné quelques ordres j'irai vous retrouver.

Le jeune homme s'était levé.

— Madame, fit-il, j'ai oublié de vous dire que ma mère m'a chargé de vous présenter ses meilleures amitiés.

— Et moi de vous demander des nouvelles de sa santé.

— Elle va très bien, madame.

— Mais toujours trop casanière ; je ne la vois plus.

Cette semaine, certainement, elle vous fera une visite.

Ah ! j'en serai bien heureuse.

André descendit au jardin, et aperçut aussitôt M. Beaugrand et Henriette à l'extrémité d'une allée.

Mon père, s'écria la jeune fille, voici M. André, il vient à nous !

Le rose avait subitement chassé la pâleur des joues d'Henriette.

— Ah ! ah ! fit le député, M. le sous-préfet s'est rappelé ce matin que nous existons encore.

Et, suivi de la jeune fille, il marcha rapidement à la rencontre du jeune homme.

— Bonjour André, bonjour mon ami, dit-il en lui tendant la main ; et votre chère mère, comment va-t-elle ?

— Aussi bien que possible, monsieur ; elle m'a chargé de tous ses compliments pour vous et Mlle Henriette.

La jeune fille s'était approchée et, très émue, tendait sa main tremblante et froide.

André la prit, éprouva comme une commotion, puis baissa les yeux sous le regard interrogateur d'Henriette.

Ils étaient tous deux fort troublés.

Heureusement M. Beaugrand vint à leur secours en prenant le bras du sous préfet, à qui il se mit à parler de différentes choses concernant l'arrondissement.

Après quelques instants, Mme Beaugrand vint les rejoindre et prit part à la conversation. Henriette, silencieuse,

écoutait ou plutôt avait l'air d'écouter, car elle n'était pas du tout à ce qu'on disait. On voyait qu'elle était agitée, nerveuse. Et, cependant, cette visite d'André lui causait une douce joie. Un coup de cloche ayant annoncé que le déjeuner était servi, on rentra au château.

M. Beaugrand, qui s'était déjà aperçu que le jeune homme était gêné, contraint, dans un singulier état d'agitation, le remarqua mieux encore pendant le repas.

— Il a quelque chose, pensait-il.

Tour à tour il regardait Henriette et André ; il se sentait lui-même embarrassé et avait de petits hochements de tête qui révélèrent ses pensées à Mme Beaugrand.

— Décidément, mon cher André, dit-il, comme on achevait de prendre le café, vous n'êtes pas dans votre état naturel ; qu'avez-vous donc ?

Le jeune homme devint très rouge.

Henriette avait dressé la tête, et l'anxiété se peignait sur son visage.

André répondit, avec un tremblement dans la voix :

— Je suis venu à Bresle aujourd'hui pour vous annoncer mon changement et vous faire mes adieux : le ministre vient de me nommer sous-préfet à Avranches.

Henriette porta vivement la main à son cœur, qui battait à se rompre. Elle était maintenant d'une pâleur d'ambre, et la clarté de son regard s'était éteinte.

M. et Mme Beaugrand paraissaient consternés.

— Quoi ! s'écria le député, le ministre a fait cela ! Mais, pas plus tard que demain, je le verrai, et il faudra bien qu'il revienne sur cette étrange mesure qu'il a prise.

— C'est moi qui lui ai demandé mon changement, balbutia André.

— Est-ce possible ? Exclama M. Beaugrand ; vous ne vous plaisez donc plus à Pithiviers ?

Le sous préfet baissa la tête.

— Ainsi, reprit le député, vous avez demandé votre déplacement ; votre mère était-elle consentante ?

— Je n'ai pas consulté ma mère.

— Pas plus que moi, ce que vous auriez dû faire, il me semble, répliqua M. Beaugrand avec une sorte de sévérité. Mais dites-moi donc comment Mme Clavière a pris la chose.

— Ma mère ne sait rien encore. C'est hier que le directeur du personnel m'a avisé de ma nomination, et c'est à vous, tout d'abord, que j'ai voulu l'apprendre.

— Ah ! vraiment ! Eh bien, je vous le dis franchement, vous ne me faites pas plaisir. Enfin, c'est fait. Soit, continua le député d'un ton vif, allez à Avranches, c'est une jolie ville normande, tout près de la baie de Saint-Malo et du Mont Saint-Michel.

A ce moment, Henriette porta les deux mains à sa gorge comme pour se débarrasser de quelque chose qui l'étranglait ; puis, brusquement, elle se leva de table et, chancelante, sortit de la salle à manger.

André avait fait un mouvement comme pour s'élaner vers la jeune fille.

A son tour, Mme Beaugrand, effrayée, se leva ; puis, ayant consulté son mari du regard, elle marcha précipitamment vers la porte et disparut.

— Pendant un instant, également inquiets, les deux hommes restèrent en face l'un de l'autre, se regardant.

André était maintenant pâle comme un mort.

— Fou, fou ! exclama M. Beaugrand ; malheureux que vous êtes ! vous aimez cette enfant, vous l'aimez et vous la tuez ! André laissa échapper une plainte sourde.

— Pardon, oh ! pardon ! prononça-t-il d'une voix brisée.

M. Beaugrand allait répondre, lorsque des cris déchirants se firent entendre. C'était la mère d'Henriette qui appelait au secours.

André voulu s'élaner en même temps que M. Beaugrand ; mais un regard du député le cloua au parquet.

Il resta seul, hébété, secoué par un tremblement convulsif. Tout le personnel du château était alarmé ; de tous les côtés

tés, des portes s'ouvraient, des bruits de pas retentissaient dans les escaliers ; on entendait des cris et des gémissements de femme.

Pendant vingt minutes, André resta là, debout, serrant la tête dans ses mains, comme ayant perdu la raison.

M. Beaugrand reparut, s'efforçant de paraître calme, mais très pâle.

André bondit vers lui, et avec effarement, les mains jointes.

— Monsieur, que se passe-t-il ? De grâce, ne me le cachez point !

— Mme Beaugrand a trouvé sa fille étendue sans connaissance sur le tapis de sa chambre.

Le jeune homme laissa échapper un cri rauque et tomba sur ses genoux.

— Rassurez-vous et relevez-vous, dit gravement M. Beaugrand ; grâce aux soins qu'on lui a immédiatement donnés, Henriette est revenue à elle ; mais comme elle a une assez forte fièvre, on l'a mise au lit.

Je n'ai aucun reproche à vous faire, André, et je n'ai rien à vous dire. Allez apprendre à votre mère que vous êtes nommé sous-préfet à Avranches et, en même temps, ne craignez pas de l'instruire de ce qui se passe ici. Quand elle vous aura répondu, vous verrez ce que vous devrez faire.

Le malheureux jeune homme avait peine à étouffer ses sanglots.

Craintivement, courbant la tête, il tendit la main à M. Beaugrand. Celui-ci la saisit, et attirant André à lui, il lui mit un baiser sur le front, en murmurant :

— Va, je t'ai deviné et je ne puis t'en vouloir ; ah ! c'est surtout pour les grands et nobles cœurs qu'il y a des souffrances !

Un sanglot trop longtemps contenu déchira la gorge d'André et il s'enfuit comme un fou,

Mme Beaugrand s'était installée au chevet de sa fille qui, pendant quelques instants, avait somméillé.

— Comment te trouves-tu maintenant, ma chérie ? lui demanda-t-elle.

— Mieux, beaucoup mieux, répondit Henriette, essayant de sourire.

Mais, aussitôt, elle éclata en sanglots.

— Mon Henriette, ma fille adorée, calme-toi ! s'écria la mère, en collant ses lèvres sur le front de son enfant.

— Ah ! tu ne sais pas comme je souffre !

— Et c'est André...

— Je l'aime, maman, je l'aime !

— Tu ne me l'apprends pas ; il y a longtemps que j'ai lu dans ton cœur.

— Je l'aime et il nous quitte, il s'éloigne de nous, il ne veut plus me voir ! Peut-être me hait-il à présent.

Ses sanglots redoublèrent.

— Henriette, mon enfant ! s'écria la mère, chasse loin de toi cette idée.

La jeune fille se frappa violemment la poitrine.

— Ah ! s'écria-t-elle avec une sorte de fureur, comme je suis cruellement punie d'avoir joué la coquetterie avec ce vicomte de Morlane que je déteste, que j'ai en horreur !

— Ce jour là tu as été, en effet, bien singulière, bien folle en présence d'André ; je ne pouvais m'expliquer ta conduite.

— J'étais surexcitée, je m'étais monté la tête.

— Mais pourquoi ?

— Je pensais rendre André jaloux et le forcer à parler, à demander ma main. Au lieu de cela, je n'ai réussi qu'à le faire souffrir, car il a souffert, beaucoup, je l'ai bien vu. Trop prompt à me juger, il n'a plus vu en moi qu'une petite fille légère, inconséquente, sottise et ridicule ; et, maintenant, il ne m'aime plus. Et il m'aimait, maman, il m'aimait, j'en suis sûre !

— Il t'aime toujours.

— Non, non, fit Henriette en secouant douloureusement la tête, s'il m'aimait encore, il n'aurait pas demandé à quitter Pithiviers. Il veut me fuir, ne plus penser à moi... Ah ! il me méprise !

— Au nom du ciel, mon enfant, ne crois pas cela !

— Et que veux-tu donc que je crois ?

— Qu'André t'aime et ne cessera jamais de t'aimer.

— Pourtant, il s'en va loin, bien loin.

— Il reviendra.

— Ah ! il reviendra, quand ? Maman, je ne veux plus voir ces messieurs de Morlane ; s'ils viennent encore ici, je m'enfermerai dans ma chambre et y resterai toute la journée.

— On leur fera comprendre que leurs visites sont inutiles.

— Es-tu sûre, dis, oh ! mais là, bien sûre qu'André m'aime toujours ?

— Oui, oui. Et ton père aussi en est sûr.

Après un silence, la jeune fille reprit :

— Moi, il y a longtemps que j'aime André ; d'abord, je l'ai toujours aimé... Tu te souviens, quand il venait nous voir, que je l'appelais mon grand mari. Et comme j'étais joyeuse ces jours-là ! Comme je me pendais à son cou pour l'embrasser ! Je n'étais alors que sa petite amie ; mais j'ai grandi, et quand j'ai bien senti que j'aimais André autrement que d'amitié, je me suis aperçue que lui aussi m'aimait d'amour ; ça date de plus d'un an, il ne pensait pas encore à être sous-préfet.

Depuis, et presque subitement, ses manières avec moi ont changé ; il ne me parlait presque plus, et c'est à peine s'il me regardait. Cependant je savais le surprendre, ayant son bon et doux regard attaché sur moi. Oh ! comme je devinais bien toutes les choses que disaient ses yeux ! Mais il s'obstinait à garder le silence. J'étais contrariée, inquiète, souvent même, je me disais : " Je me trompe, il ne m'aime pas," et je souffrais. J'aurais tant voulu qu'il me dise : Je vous aime ! Mais rien, rien !

— " Pourquoi donc est-il ainsi ? " me demandais-je.

Je ne comprenais pas.

Ce n'était pas chez lui timidité, mais une grande réserve.

Quand mon amie Claire est venue passer quelques jours à Bresle, nous avons causé.

— M. André Clavière t'aime, m'a-t-elle dit, il t'aime de toute son âme, comme tu mérites d'être aimée, tu ne dois pas en douter ; s'il ne te demande pas en mariage, il y a une raison et cette raison est celle-ci : M. André Clavière est presque pauvre et toi tu es riche, puisque ta dot est d'un million. Sois-en convaincue, c'est ta dot qui se dresse en face de M. Clavière et l'arrête ; c'est à un sentiment des plus délicat qu'il obéit."

Voilà ce que m'a dit Claire, maman ; crois-tu qu'elle soit trompée ?

— Non, Mlle Dubessy a deviné les scrupules d'André.

— Ainsi, s'écria Henriette, c'est parce que je suis riche, que je suis malheureuse ! Ah ! maintenant, j'ai horreur de la fortune, je ne veux plus de dot, je n'en veux plus, je veux être pauvre !

Et elle se remit à sangloter.

— Calme-toi, ma chérie, je t'en supplie, calme-toi ? disait la mère, ne te rends pas malade ; tout s'arrangera, tu verras.

Cette nouvelle crise passée, la jeune fille plongea son regard dans les yeux de sa mère et lui dit :

— Toi et mon père vous saviez qu'André m'aimait ?

— Oui, nous le savions.

— Aviez-vous compris la cause de son silence ?

— Oui.

— Mais, alors, pourquoi donc ne lui avez-vous pas dit que son manque de fortune ne pouvait être un obstacle entre lui et moi ? Ah ! ma mère, ma mère !

— Henriette, écoute : en cette circonstance, M. Beaugrand et moi, nous avons obéi à ce même sentiment délicat, qui commandait à André cette réserve dont ton amie Claire t'a fait connaître la cause.

— Ah !... Je ne comprends pas.

— Tu vas comprendre : Pour des raisons à elle et qu'il n'appartient à personne d'apprécier en bien ou en mal, Mme Clavière a fait élever son fils, au milieu de pauvres petits êtres orphelins ou abandonnés, dans cette maison de Boulogne-sur-Seine, dont on a plus d'une fois parlé devant toi.

Or, ce qu'André ignore encore, c'est que la Maison maternelle, où il a été élevé, a été fondée par sa mère et est toujours entretenue par elle.

C'est une des grandes œuvres de charité de Marie Clavière, la Dame en noir.

Eh bien, l'entretien de la Maison maternelle coûte annuellement cinquante mille francs à Mme Clavière.

Elle est donc riche, immensément riche. M. Beaugrand estime que sa fortune dépasse actuellement vingt millions.

—Est-ce possible ? exclama la jeune fille. Et André n'est qu'un sous-préfet ?

—Il est ce qu'il a voulu être. Du reste, sa mère tenait à ce qu'il ne fût ni un oisif, ni un inutile, et il y a là, évidemment, une des raisons pour lesquelles elle ne lui a jamais parlé de son immense fortune.

A-t-elle eu tort ? Oui, si je ne consulte que mon cœur et les larmes que tu viens de verser.

Mais Mme Clavière a ses intentions, ses idées, et si je ne l'approuve pas entièrement, je ne me reconnais pas, non plus, le droit de la blâmer.

Enfin, ne sachant rien ou à peu près des affaires de sa mère, André se croit pauvre ; mais M. Beaugrand et moi nous savons qu'il est riche, beaucoup plus riche que toi, et ce n'est pas nous qui pouvions faire à lui et à sa mère des avances que certains gens auraient pu mal interpréter.

M. Beaugrand a trop de fierté dans l'âme pour faire quoi que ce soit qui puisse avoir l'apparence seulement d'un calcul d'intérêt.

Maintenant, ma chérie, comprends-tu ?

Henriette répondit par un mouvement de tête, puis soupira et resta songeuse.

De grosses larmes roulaient encore dans ses yeux.

—Est-ce qu'il est toujours avec mon père ? demanda-t-elle après un long silence.

—Non, il est retourné à Pithiviers.

Un nouveau soupir s'échappa de la poitrine de la jeune fille, et tout bas elle murmura :

—Je ne le verrai plus !

—Hein, que dis-tu ? fit Mme Beaugrand, qui n'avait pas compris.

—Rien, maman, rien.

Blanche avait les yeux fixés sur le visage de sa fille, et dans l'altération des traits, le mouvement des muscles, elle voyait les signes d'une douleur profonde.

—Ah ! se dit-elle, si Marie savait. Mais je la verrai, et au risque de mécontenter Philippe, je lui parlerai, je lui dirai tout, et elle ne voudra pas que nos enfants souffrent ainsi plus longtemps

III

PREMIER BAISER

Mme Clavière fut surprise, tout d'abord, de voir revenir son fils trois heures plus tôt qu'elle ne l'attendait. Puis elle remarqua sa pâleur, son agitation, l'expression d'angoisse de sa physionomie.

—Ah ! s'écria-t-elle, tu m'apportes une mauvaise nouvelle ! Qu'est-il donc arrivé à Bresle ?

—Mlle de Mégrigny s'est trouvée mal et on a dû la coucher.

Mon Dieu ! est-ce que son état inspire de l'inquiétude ?

—Non, heureusement.

—N'est-ce qu'un simple évanouissement ?

—Oui.

—Comment, à propos de quoi s'est-elle évanouie ?

—C'est moi qui en ai été la cause.

—Toi ?

—Oui, moi.

—André, explique-toi !

—La chose est arrivée quand j'ai annoncé à M. Beaugrand que j'étais nommé sous-préfet à Avranches.

—Ah çà ! qu'est-ce que tu me racontes ?

—Ce qui est, ma mère.

—Tu es nommé sous-préfet.

—A Avranches, département de la Manche, et dans quatre ou cinq jours nous quitterons Pithiviers.

La Dame en noir resta un instant sans voix, tout ahurie.

—Mais, reprit-elle, tu n'accepteras pas cette nomination.

—Impossible, ma mère, car c'est moi qui ai demandé mon changement.

—Ah ! Et tu as fait cela sans me prévenir, en te cachant de ta mère ! André, pourquoi as-tu demandé à quitter Pithiviers ? Je veux le savoir, réponds ?

—Mais, mais... balbutia le jeune homme en courbant la tête.

—Il t'en coûte donc bien de dire à ta mère toutes tes pensées ? Pourtant, André, je croyais que tu aimais Mlle de Mégrigny.

—Je l'adore, ma mère, je l'adore ! s'écria-t-il avec un accent déchirant.

—Voilà un aveu que tu aurais dû me faire depuis longtemps, répliqua Mme Clavière, s'efforçant de paraître très calme.

Mais ne reste pas debout, assieds-toi.

André avança un petit pouf et s'assit aux genoux de sa mère.

—André, reprit-elle, ai-je donc perdu mes droits à ton entière confiance ?

—Oh ! ma mère !

—Je ne le crois pas et cependant tu agis comme si cela était. Ainsi, tu aimes Mlle de Mégrigny... et après avoir prié le ministre, — il n'y a pas bien longtemps de cela, — de te laisser à Pithiviers, c'est toi qui demandes ton changement afin de t'éloigner de celle que tu aimes ! André, c'est bien singulier. Voyons, est-ce que tu n'es pas aimé ?

—J'ai eu des doutes, mais je ne les ai plus, Henriette m'aime, j'en suis sûr maintenant.

—Alors, quand tu as demandé ton changement, tu croyais ton amour sans espoir ?

—Oui, ma mère, et la situation n'est pas changée, je suis toujours sans espoir.

—Je ne comprends pas, André.

—Je ne peux pas épouser Mlle de Mégrigny.

—Mme Clavière ne put s'empêcher de tressaillir ; regardant fixement son fils :

—Pourquoi ? demanda-t-elle à son bref.

—Elle est riche et je suis pauvre !

—Quoi ! s'écria la mère, qui avait redouté autre chose, voilà l'obstacle ?

—Oui, ma mère, et il est assez grand pour m'arrêter, et c'est à cause de lui que je t'ai caché que j'aimais Mlle de Mégrigny, c'est à cause de lui que, devant elle, devant sa mère et M. Beaugrand, je dissimulais mes sentiments.

Ah ! si tu savais ce que j'ai souffert de cette contrainte que je m'imposais, faisant violence à mon cœur, réprimant tous les élans de mon âme !

Est-ce que je pouvais, dis, ma mère bien-aimée, est-ce que je pouvais parler de mon amour et faire croire ainsi que j'étais à la recherche d'une grosse dot ! Ma dignité et ma fierté me le défendent. Ah ! si Edouard est fier, je le suis aussi, moi !

—Assez, mon enfant, assez ! s'écria Mme Clavière très agitée ; sans le savoir, sans t'en douter même, tu me brises le cœur !

Mon Dieu, mon Dieu ! continua-t-elle en joignant les mains, ai-je donc eu tort, de ne point parler à mon fils de sa fortune ? Oui, oui, j'ai eu tort, je le reconnais. Mon enfant a souffert, je suis punie !

André, écoutait, cherchant à comprendre.

Mme Clavière l'attira à elle, s'inclina et l'embrassa.

—André, mon ami, reprit-elle avec des larmes dans la voix, j'ai cru bien faire en te cachant certaines choses ; je croyais mes idées bonnes, mais je le vois aujourd'hui, elles étaient fausses. Ah ! l'amour maternel m'aveuglait. Je te le répète, je croyais bien faire, et à cause de cela tu me pardonneras.

André, tu te crois pauvre, quand tu es riche, immensément riche.

—Que dites vous, ma mère ? exclama le jeune homme.

—Tu es riche, André, entends-tu bien ? Ta fortune est considérable ; je dis ta fortune, parce que tout est à toi, tout. Je ne saurais te dire exactement le chiffre de ce que tu possèdes, mais M. Mabillon te le fera connaître, c'est cet excellent et vieil ami qui a tous les comptes ; bien qu'il ne soit plus notaire depuis plusieurs années, il a voulu continuer à s'occuper de tes affaires ; certes, j'aurais trouvé difficilement un mandataire plus soigneux de tes intérêts.

Des millions se sont entassés les uns sur les autres, il y en a vingt, vingt-cinq, peut-être plus.

André, écarquillant les yeux, regardait sa mère avec stupeur.

—Oui, va, fit la Dame en noir, je comprends ta surprise.

—Oh ! tu peux dire ma stupeur, mon ahurissement. C'est à ce point que je me demande si je suis bien éveillé, si ce n'est point un rêve que je fais.

—André, est-ce que tu es ébahi par cette fortune dont je t'apprends l'existence ?

—Non, ma mère, non, répondit le jeune homme.

—Bien, mon fils !

Après une pause, elle reprit, le regard dans les yeux d'André :

—Est-ce que tu donneras ta démission de sous-préfet ? Est-ce que tu renonceras à faire ton chemin dans l'administration ?

—Non, non, ma mère, répondit-il sans hésitation, je resterai sous-préfet, je travaillerai, car si je t'ai bien compris, tu as voulu que je fusse un homme utile, rendant des services à son pays. Et c'est pour cette raison...

—Ah ! tu as compris... Oui, oui, mon André, voilà pourquoi je t'ai caché que tu étais riche.

—Tout à l'heure tu disais : J'ai eu tort ! Eh bien, non, tu as eu raison, tu as agi sagement.

—Ah ! André, André, comme tu me rends heureuse !

Elle l'entoura de ses bras et, pendant quelques instants, le tint serré contre son cœur.

—Écoute, mon ami, reprit-elle ; André Clavière, ton père, a laissé, en mourant, environ huit millions ; c'était déjà une très grande fortune qui, avec les années, devait forcément se doubler, se tripler, car je n'ai jamais fait de dépenses exagérées. Du reste, depuis que tu es sorti de la Maison maternelle, où j'ai voulu que tu fusses élevé, tu sais comment nous avons vécu, toujours simplement. Oh ! sois tranquille, mon cher fils, je n'étais pas avare ; ce que nous ne dépensions pas, je le donnais aux malheureux, aux souffrants. J'ai fait, au nom des deux André, autant de bien que j'en ai pu faire, et je continue, en me cachant.

Tu feras comme moi, mon fils, et tu sauras quelle satisfaction, à nulle autre comparable, on éprouve à venir en aide aux misères d'autrui ; ce sont là les véritables jouissances de la fortune.

Je ne veux pas te laisser ignorer plus longtemps, cette maison de Boulogne où vous avez été élevés, toi et Édouard, est une de mes bonnes œuvres, celle qui a rendu et qui rend encore les meilleurs services. J'ai fondé cette maison, André, en pensant aux orphelins et aux abandonnés. Tu sais comment ces chers enfants sont soignés par nos bonnes religieuses. Depuis vingt-trois ans, des centaines de ces pauvres êtres déshérités sont entrés dans la Maison maternelle.

Parmi ceux qui sont sortis, beaucoup déjà sont mariés et ont des enfants : ce sont d'honnêtes ouvriers, de bonnes mères de famille.

André avait pris les mains de sa mère et les couvrait de baisers. Il pleurait.

—Ah ! ma mère, s'écria-t-il avec transport, tu es une sainte !

—Non, répondit-elle ; mais je t'aime, et ma bonté est tout entière dans mon amour pour toi.

Sur ces mots elle se leva et agita le cordon d'une sonnette.

André l'interrogea du regard.

—Tu vas savoir, dit elle.

La femme de chambre parut.

—Louise, lui dit Mme Clavière, nous allons sortir, mon fils et moi, allez vite nous chercher une voiture attelée d'un bon cheval.

Louise disparut aussitôt.

—Chère mère, où veux-tu donc aller ? demanda André.

—Au château de Bresle pour savoir comment va Mlle de Mégrigny.

—Ah ! s'écria le jeune homme éperdu, tu es la meilleure des mères !

—Cette fois, fit elle avec un ineffable sourire, je n'ai pas à me cacher pour aller consoler une affligée.

* * *

La Dame en noir et son fils mirent pied à terre devant la grille du château, traversèrent la cour d'honneur et pénétrèrent dans le vestibule où un domestique oppressé vint à leur rencontre.

—Comment va Mlle de Mégrigny ? demanda Mme Clavière.

—Beaucoup mieux, madame. Le docteur est venu et a dit que le malade n'aurait pas de suite.

—Me voici rassuré.

—On avait couché mademoiselle, mais elle a voulu se lever ; cependant on ne veut pas qu'elle quitte sa chambre ; madame est auprès d'elle pour lui tenir compagnie.

—Pouvons nous voir M. Beaugrand ?

—Monsieur est sorti avec le docteur, mais il te tardera probablement pas à rentrer.

—Eh bien, nous le verrons à son retour. En attendant, je vais me rendre auprès de Mlle Henriette et de sa mère. Ne prévenez pas, je m'annoncerai moi-même.

Eile fit un signe à André et ils montèrent l'escalier.

Dans l'antichambre de Mlle de Mégrigny, Mme Clavière dit à son fils :

—Tu vas attendre ici un instant ; quand tu devras entrer je t'appellerai.

Elle frappa à la porte de la chambre de la jeune fille.

—Entrez, répondit la voix de Mme Beaugrand qui, assise en face de sa fille, tournait le dos à la porte.

La Dame en noir ouvrit et, souriante, parut sur le seuil.

—C'est marraine ! c'est marraine ! s'écria Henriette, en se dressant comme par un ressort.

Et elle s'élança, au cou de Mme Clavière, qui lui avait ouvert ses bras.

—Ma chère mignonne, ma belle chérie, murmurait la marraine en couvrant de baisers le front de sa filleule.

Puis elle la ramena au fauteuil qu'elle venait de quitter et l'obligea à se rasseoir.

Alors elle et Mme Beaugrand s'embrassèrent.

—Ma chère Marie, dit Blanche, c'est une véritable surprise, nous ne nous attendions guère à vous voir aujourd'hui. Avez-vous vu notre fils avant de venir ?

—Oui. Et c'est parce que je l'ai vu et causé avec lui que je suis ici.

Elle s'était assise à côté d'Henriette. Elle prit une de ses mains, et de sa voix douce et pénétrante :

—André a donc été méchant, bien méchant pour son amie d'enfance ?

—Oh ! non, répondit vivement Henriette, c'est moi qui ai été cruelle pour lui.

—Pourquoi ?

—Je n'ose pas vous le dire, marraine. J'ai fait souffrir André et j'en suis punie, c'est parce que je l'ai rendu malheureux qu'il a demandé son déplacement.

Elle avait des larmes dans la voix, était prête à pleurer.

—Je ne veux pas que vous pleuriez, dit Mme Clavière d'un ton d'autorité.

—Voyons, reprit elle après une pause, parlez-nous franchement, à votre mère et à moi, vous aimez André ?

—Oh ! oui, je l'aime ! Mais il ne m'aime plus, lui !

Pourquoi pensez-vous cela ?

Après ce que j'ai fait, il ne peut plus m'aimer.

—Qu'avez-vous donc fait, Henriette ?

—Maman vous le dira. Ah ! ce jour-là, j'étais folle ! J'ai bien vu, allez, marraine, que tout ce que je disais déplaisait à André.

—Je ne sais rien de cela ; mais ce que je puis vous dire, ma chérie, oh ! cela, je le sais bien, c'est qu'André vous aime toujours, c'est qu'il vous adore !

Un long soupir s'échappa de la poitrine de la jeune fille.

—Oh ! marraine, fit-elle, laissant aller sa tête sur l'épaule de la Dame en noir.

Mme Beaugrand pleurait silencieusement.

—Henriette, reprit Mme Clavière, entre vous et André il n'y a eu qu'un malentendu ; mon fils était retenu par certains scrupules honorables...

—Maman me l'a expliqué.

—Eh bien, maintenant que vous connaissez les causes de cette excessive réserve d'André, vous ne pouvez qu'en être flattée, heureuse.

—Oh ! oui ; mais maman m'a appris autre chose.

—Elle vous a dit qu'André avait une très grande fortune, c'est la vérité. Mais la fortune n'a rien à voir dans les choses du cœur ; et mon fils pense, comme moi, que la richesse ne vaut que par le bien qu'elle permet de faire.

Henriette, vous êtes ma filleule, déjà un peu ma fille ; en vous voyant grandir, je pensais à vous pour André ; depuis des années, dans mon cœur, vous êtes sa fiancée, vous l'aimez et il vous aime, vous serez l'un à l'autre... oh ? votre bonheur à tous deux est mon plus doux rêve ! Mais pourquoi ne seriez-vous pas heureux ? Est-ce que tout ne semble pas vous sou rire ?

La jeune fille, oppressée de joie, ne trouvait pas une parole à dire ; mais elle avait les lèvres collées sur la joue de sa marraine.

Blanche tenait une des mains de son amie et la serrait doucement.

—Henriette, reprit la Dame en noir, si André paraissait tout à coup devant vous, que lui diriez-vous ?

La jeune fille tressaillit.

—Ah ! s'écria-t-elle, je lui demanderais pardon !

Puis, les yeux fixés sur la porte :

—Marraine, fit-elle, est-ce qu'il est venu avec vous ?

—Oui, il est là.

Elevant la voix, elle appela :

André ? André ?

La porte s'ouvrit, le jeune homme parut.

En deux bonds il fut aux genoux de sa bien-aimée.

Il tenait ses mains, qu'il couvrait de baisers.

—André, murmura Henriette d'une voix vibrante d'émotion, me pardonnez-vous ?

Il répondit par ses mots ;

—Je vous aime, je vous aime, je vous aime !

—Oh ! André, prononça Henriette, comme je suis heureuse !

—La paix est faite, dit joyeusement Mme Clavière, en signe de réconciliation, mes enfants, embrassez-vous.

Et l'on entendit le bruit du premier baiser d'amour donné et rendu.

M. Beaugrand venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte restée ouverte.

—Bien ! dit-il.

Il s'avança et tendit ses deux mains, l'une à la Dame en noir, l'autre à André.

—Je savais bien, fit-il souriant, que la petite scène dont je viens d'être témoin, ne pouvait tarder à avoir lieu. C'était à vous, Marie, qu'il appartenait d'amener ce dénouement.

—J'aurais dû intervenir plus tôt, mon ami

—Je ne sais pas. L'amour a besoin de subir des épreuves.

—Mon père, dit Henriette d'une voix hésitante, est-ce que André ira à Avranches ?

—Mon enfant, répondit M. Beaugrand, c'est André qui a demandé son changement, il faut qu'il se rende à son nouveau poste, car je ne suppose pas qu'il ait l'intention de donner sa démission.

—Et vous avez raison, monsieur, dit vivement le jeune homme ; grâce à vous, je suis entré dans l'administration, je ne désertai point.

—Bien, André, bien, mon ami !

Et comme un nuage de tristesse se répandait sur les traits de la jeune fille :

—Allons, Henriette, lui dit le député, nous n'avons pas à nous attrister : quand André aura passé quelques mois dans la Manche, nous le ferons revenir dans le Foret.

La jeune fille adressa à André un regard où éclatait toute sa tendresse.

Mais la chère enfant avait le cœur serré. Elle avait le pressentiment que de nouvelles douleurs l'attendaient, des douleurs plus terribles encore que celles qu'elle connaissait déjà.

Et cependant, pas plus que sa mère et les autres, elle ne soupçonnait qu'un ennemi, caché dans l'ombre, travaillait à détruire son bonheur.

Les dernières paroles de M. Beaugrand avaient été suivies d'un silence.

—Il réprit :

—Marie, j'espère que vous et votre fils allez nous rester à dîner ?

—Oui, mon ami, répondit Mme Clavière, André et moi nous acceptons votre invitation.

—Sûr que vous accepteriez, fit le député en souriant, j'ai fait donner l'ordre à votre cocher de dételer ses chevaux et de les mettre à l'écurie.

Ce sera le repas des fiançailles de nos enfants, dit gaiement Mme Beaugrand.

Henriette n'était plus sous l'impression pénible de tout à l'heure ; sa tristesse avait disparu.

—Je pense bien, fit-elle, qu'il ne me sera pas défendu d'être avec vous ?

—Te sens-tu assez forte pour quitter ta chambre ? demanda M. Beaugrand.

—Mais je ne me ressens plus de rien, je suis guérie.

—S'il en est ainsi, offrez votre bras à Henriette, André, et descendons au salon.

Le député passa sous le sien le bras de Mme Clavière et lui dit tout bas à l'oreille :

—Pour guérir certaines maladies, l'amour est le meilleur de tous les médecins.

IV

VISITE INATTENDUE

Les domestiques du château de Bresle étaient réunis à l'office. Ils causaient, les uns assis autour de la table, les autres debout. Les femmes avaient l'air effaré, sauf la cuisinière, un esprit fort qui, moins peureuse que les autres, haussait les épaules avec de petits rires moqueurs.

Le maître d'hôtel, le coude sur la table et la tête appuyée dans sa main, semblait présider la petite assemblée. Il écoutait gravement, sans trop se mêler à la conversation.

Ce jour-là, ils avaient du bon temps, les serviteurs du château. M. Beaugrand était parti pour Paris, le matin de bonne heure, accompagné de Mlle Henriette, qui devait passer la journée chez une amie, et Mme Beaugrand, qui n'était guère exigeante, se trouvait seule au château.

Chacun en ce qui le concernait, les domestiques avaient terminé leur service, et ils s'étaient réunis pour causer entre eux d'une chose qui effrayait fort quelques uns.

Il s'agissait d'un homme aux allures singulières, disons suspects, qu'on avait vu rôder autour du château, ayant l'air de se cacher et qui même, un jour, s'était introduit dans le parc où il avait fait grand-peur à Mlle de Mégrigny qui s'y prome-
nait.

—Cet homme, qui m'est inconnu, avait dit la jeune fille à sa mère, s'est tout à coup trouvé devant moi au détour d'une allée. J'ai remarqué qu'il avait l'intention de s'approcher de moi et de me parler, mais la peur m'a prise et je me suis sauvée à toute jambe.

M. Beaugrand, instruit de la chose, répondit.

—C'est ur. de ces incorrigibles braconniers que l'audace de s'introduire dans le parc et d'y tendre des lacets pour prendre nos lapins.

Les domestiques ne pensaient pas comme leur maître ; car prétendaient-ils, les gardes du domaine avaient de bons yeux du flair, et ne manquaient point de vigilance.

Et il fallait bien que cela fût, puisque jamais, au grand jamais on n'avait vu dans le parc autant de lapins.

—Tenez, j'ai une proposition à faire, dit l'un des domestiques.

—Voyons.

—Eh bien, nous nous mettrons à trois ou à quatre, à six, s'il le faut, pour nous emparer de l'homme mystérieux ; quand nous le tiendrons, nous le forcerons à parler et nous saurons ainsi à quoi nous en tenir.

—Ma foi, fit le palefrenier, c'est à voir.

—C'est à voir, répéta le valet de pied.

—Et vous croyez que cet homme se laissera prendre comme ça, tout bêtement ? dit Marianne.

—A moins qu'il ne soit le diable en personne, ou en viendra à bout.

—Il faut d'abord qu'il revienne, dit le maître d'hôtel, et peut-être ne le reverra-t-on plus.

A ce moment, un coup de cloche du concierge annonça une visite.

—C'est quelqu'un, dit le maître d'hôtel, il faut aller voir.

Le valet de pied s'élança hors de l'office.

Il reparut au bout d'un instant, effaré, la figure bouleversée.

—Eh bien, quoi donc ? interrogea le valet de chambre.

—C'est lui !

—Lui, qui lui ?

—L'homme !

—Le rôdeur ?

—Oui.

Ceux qui étaient assis se dressèrent comme par un ressort.

—Qu'est-ce qu'il veut ? demanda le maître d'hôtel.

—Parler à madame.

—Par exemple, voilà un audace !... mais madame ne le recevra pas.

—Où est-il ? demanda Charles.

—Dans le vestibule où il attend, je lui ai dit que j'allais prévenir la femme de chambre de madame.

—Je ne veux pas aller seule le trouver, s'écria la femme de chambre, j'aurais trop peur.

—Je vous accompagne, dit M. Habert.

Tous deux sortirent de l'office et se trouverent bientôt en face du visiteur. C'était un homme de haute taille, qui avait le haut de la tête dénudé et dont la barbe, qu'il portait entière, était fortement grisonnante. Il était assez proprement vêtu. Son visage, ravagé par les chagrins, lui donnait l'aspect d'un vieillard presque septuagénaire, bien qu'il n'eût pas beaucoup plus de cinquante ans.

Il tenait à la main un pli cacheté.

—Je désire parler à Mme Beaugrand, dit-il.

—Je ne sais pas si madame pourra vous recevoir, répondit la femme de chambre.

Mme Beaugrand me recevra sûrement.

—Qui dois-je lui annoncer ?

—Votre maîtresse le saura quand elle aura lu ce billet, que je vous prie d'aller lui remettre.

La femme de chambre prit le papier et s'éloigna, laissant l'inconnu en compagnie du maître d'hôtel, qui, sans lui adresser la parole, se mit à l'observer.

La femme de chambre entra chez sa maîtresse et lui remit le pli, en disant :

—Madame, c'est un homme, que je ne connais pas, qui le mande à vous parler.

La jeune femme, étonnée, déchira l'enveloppe, ouvrit la lettre sur laquelle elle n'eut pas plutôt jeté les yeux qu'elle devint livide et toute tremblante.

—Lui ! lui ! prononça-t-elle d'une voix creuse.

Elle resta au instant comme frappée de stupeur, puis elle lut :

“Blanche,

“J'ai absolument besoin de voir et de causer avec vous. Je choisis ce jour pour cette entrevue, sachant que vous êtes seule. Je ne pense pas que vous puissiez refuser de me recevoir, mais si cela était, je vous avertis que les conséquences pour vous pourraient en être fâcheuses.

“Baron DE SIMIANE.”

—Ainsi, murmura Mme Beaugrand, il n'était pas mort, comme j'ai pu le croire si longtemps, et il est revenu en France. Le malheureux, il a encore l'audace de me mander ! Mais que me veut-il ? mon Dieu, que veut-il donc ?

Debout près de la porte, la femme de chambre attendait.

Mme Beaugrand eut un tressaillement, passa la main sur son front où perlaient des gouttes de sueur et dit :

—Hélène, vous pouvez amener ce monsieur.

La femme de chambre se retira.

—Allons, se dit Mme Beaugrand, en se plaçant devant une glace, soyons calme et forte, ne lui permet pas de voir jusqu'à quel point je suis troublée.

Aussitôt, par un puissant effort de volonté, toute trace d'émotion disparut et son visage reprit son calme habituel.

Le baron fut introduit dans le petit salon.

* * *

Mme Beaugrand, grave et froide, était restée debout.

Le baron, grave aussi, s'inclina devant sa sœur, qui lui rendit son salut par un mouvement de tête et ensuite lui montra un siège.

Avant de s'asseoir, de Simiane crut devoir tendre la main à la jeune femme. Blanche éprouva une commotion, mais se résigna à toucher du bout des doigts la main de son frère.

—Blanche, dit le baron, vous pensiez sans doute, que je n'étais plus de ce monde ?

—N'entendant plus parler de vous, j'ai pu, en effet, le supposer.

—Je ne vous demande pas si vous m'auriez regretté, je vous épargne une réponse pénible ou tout au moins difficile. Enfin, comme vous le voyez, je ne suis pas mort. Mais la vie n'a pas été pour moi douce comme la vôtre, j'avais pris une mauvaise route et il m'a fallu la suivre jusqu'au bout. J'y ai rencontré des obstacles et des ronces à travers lesquelles j'y ai laissé successivement des lambeaux de moi-même, beaucoup de ma force et de ma santé, le reste de mes illusions et de ma jeunesse. La vieillesse est venue vite, le temps m'a inexorablement atteint de ses marques et, avant l'âge, a fait de moi un vieillard. Si nous nous étions rencontrés par hasard sur un chemin ou à Paris sur un boulevard, peut-être ne m'auriez-vous pas reconnu.

Je ne vous raconterai pas comment j'ai vécu ni ce que j'ai fait depuis que je me suis expatrié, ce serait trop long, et cela ne vous intéresserait guère.

D'ailleurs, je vous ai déjà parlé de moi. Parlons de vous maintenant, Blanche, ce sera plus gai.

Vous êtes toujours belle, ma sœur, plus encore que vous ne l'étiez autrefois, c'est à peine si je remarque que les années ont passé sur vous comme sur tout le monde, vous avez conservé votre jeunesse, et sur votre frais visage s'épanouissent les roses de la santé.

Comme on voit bien que vous êtes heureuse ! le bonheur est dans vos yeux !

Vous avez toutes les satisfactions, toutes les joies.

Mlle de Mégrigny, ma charmante nièce, est une adorable jeune fille dont vous avez le droit d'être fière.

M. Beugrand, votre troisième mari, est aujourd'hui un homme considérable justement considéré et estimé. Conseiller général, député, et ce qui est mieux encore, vice-président du conseil d'administration d'une de nos plus importantes sociétés minières, M. Philippe Beugrand est dans une situation des plus enviables.

Eh bien, Blanche, recevez toutes mes félicitations.

Je n'ai rien à vous souhaiter, puisque rien ne vous manque vous avez tout.

Je ne me suis pas fait connaître à vos domestiques, pensant que vous voudriez peut-être ne point parler de ma visite à votre mari et à votre fille ; c'est d'ailleurs pour cette raison que je suis présenté chez vous, aujourd'hui en leur absence.

—Je n'ai rien à cacher à M. Beugrand ni à ma fille, répliqua froidement la jeune femme.

—Soit. Vous agirez en cette circonstance comme vous croirez devoir le faire.

Est-ce uniquement pour me voir et causer avec moi que vous êtes venu à Bresle ?

—Non, pas uniquement.

—Gh ! je le pensais bien.

Blanche, quand on a une sœur et qu'on a besoin, on n'hésite pas à s'adresser à elle.

Continuez, fit la jeune femme, ayant un pli sur les lèvres.

—Vous pouvez me rendre un service.

—Ah !

—Rassurez-vous, je ne viens pas vous tendre la main ; je ne suis pas là, Dieu merci ! Si je ne suis plus riche comme je l'ai été, je ne suis pas non plus dans la misère.

—De quoi s'agit-il donc ?

—Ce n'est pas à moi, personnellement, que vous pouvez rendre un grand service, mais à quelqu'un à qui je m'intéresse d'une façon toute particulière.

Si je comprends bien, vous voudriez faire recommander cette personne par M. Beugrand ?

Non, mais par vous-même et peut-être aussi par votre fille.

—Mais Henriette et moi n'avons aucun pouvoir.

—Je crois le contraire. Il s'agit d'une affaire dans laquelle votre intervention et celle de ma nièce peuvent amener le résultat désiré. Vous connaissez Mlle Claire Dubessy.

—Oui, je connais cette jeune fille.

—Depuis longtemps ?

—Depuis plusieurs années. Mlle Dubessy est une amie d'Henriette ; elles ont été élevées dans le même pensionnat.

Et Mlle de Mégrigny et Mlle Dubessy sont tellement unies par l'amitié qu'elles sont un peu comme les deux sœurs et ont l'une en l'autre la plus entière confiance. Vous, Blanche, vous êtes un peu comme la maman de Mlle Claire.

J'ai une grande affection pour cette jeune fille.

Qui a toujours écouté et suivi vos conseils.

J'ai eu très rarement l'occasion de donner des conseils à Mlle Dubessy ; à présent, elle est assez grande, assez sérieuse, et elle réfléchit pour ne prendre des conseils que d'elle-même. D'ailleurs, elle vit loin de nous, et si elle avait besoin de conseils, elle trouverait dans M. Darimon, son tuteur, un prudent et sage conseiller.

Mais à quel propos me parlez-vous de Mlle Claire Dubessy ? Je ne comprends pas.

—Je vais vous expliquer la chose, Blanche : A une faible distance du château de Grisolles demeure Mme de Linois, la femme d'un de mes anciens et bons amis, lequel, en plusieurs circonstances, m'a rendu de signalés services. Naturellement, je serais heureux de faire quelque chose en faveur de mon vieil ami de Linois ou plutôt de son fils, Alfred de Linois, un très charmant garçon, qui n'a pas encore atteint sa vingt-huitième année.

Vous m'écoutez bien, Blanche ?

—Oui, je vous écoute.

—Mme de Linois et son fils sont reçus à Grisolles, et je puis ajouter qu'ils y sont bien accueillis et bien vus de M. Darimon. Mlle Claire Dubessy, que je ne connais pas, mais qui est, paraît-il, une adorable jeune fille, a fait naître un grand amour, une passion violente, si vous aimez mieux, dans le cœur d'Alfred de Linois. Cela devait arriver. Le jeune homme, qui n'avait pas encore aimé, ne pouvait rester insensible à la beauté, à la grâce de Mlle Dubessy ; il s'est laissé prendre à un charme irrésistible.

—Mlle Claire Dubessy est, en effet, fort attrayante ; mais le jeune homme est-il aimé ?

—Lui et sa mère le pensent, mais n'en ont point la certitude. Mlle Dubessy est une si singulière jeune fille. Elle est d'une telle réserve qu'il est impossible de deviner une de ses pensées. Elle se sait aimée et traite plaisamment une chose aussi sérieuse ; elle se laisse faire la cour comme une grande coquette pour qui c'est un jeu dont elle s'amuse. Evidemment, et bien qu'elle soit en âge de se marier, elle a des hésitations.

—C'est assez naturel en pareil cas.

—Des hésitations que rien ne justifie, ma sœur.

—Ah ! vous croyez cela ?

—Certainement.

—Je crois bien que vous ne connaissez pas Mlle Dubessy ; si vous la connaissiez, vous sauriez que c'est une nature vive, incapable de se contraindre, et qu'elle est aussi prompte dans ses résolutions qu'absolue dans ses idées. Eu somme, que venez-vous me demander ?

—Que vous interveniez auprès de Mlle de Mégrigny en faveur de M. Alfred de Linois et, si c'est nécessaire, que Mlle de Mégrigny plaide également la cause du jeune homme auprès de son amie.

Les traits de la jeune femme se contractèrent.

—Ainsi, fit-elle, regardant fixement le baron, voilà ce que vous me demandez, et sans doute, vous trouvez cela tout simple. Eh bien, je vous dis de suite que c'est impossible.

De Simiane eut un haut-le-corps et fronça les sourcils.

—D'abord, monsieur le baron, reprit Mme Beugrand, je ne connais pas ce jeune homme à qui vous vous intéressez et dont j'entends parler pour la première fois ; mais le connais-je, que ma fille et moi ne nous mêlerions pas d'une affaire qui est celle de la jeune châtelaine de Grisolles et point la nôtre. Du reste, étant donné le caractère indépendant et absolu de Mlle Dubessy, toute intervention étrangère serait fort mal accueillie.

—Je suis sûr du contraire.

—Eh bien, vous vous trompez.

—Non, une lettre de vous et une autre de Mlle de Mégrigny auraient une influence sur Mlle Dubessy et hâteraient un heureux dénouement.

—Encore une fois, vous ne connaissez pas cette jeune fille, elle ne subit l'influence de personne. Si Mlle Dubessy aime votre protégé, monsieur le baron, soyez tranquille, le dénouement heureux arrivera à son heure, si le cœur de Mlle Claire n'a pas encore parlé, que M. Alfred de Linois se fasse aimer, tout est là. Car Mlle Claire Dubessy épousera le jeune homme qu'elle aimera, fût-il sans fortune, mais dont elle sera sincèrement aimée.

V

MENACES

Il y eut quelques instants de silence.

De Simiane, visiblement mécontent, avait l'air de ruminer quelque chose.

Blanche, inquiète, cherchait à lire sur la physionomie de son frère ce qui se passait dans son âme.

—Ainsi, reprit le baron avec une certaine aigreur, vous me refusez le service que je vous demande ?

—Si c'est ainsi que vous interprétez ce que je viens de vous dire, je réponds oui.

De Simiane se mordit les lèvres.

—Blanche, dit-il, vos paroles ne m'ont nullement convaincu. Je vous le répète, Mlle Dubessy est hésitante, et je suis certain que si vous usiez de l'autorité que vous avez prise sur elle sa décision ne se ferait pas attendre.

—Vous vous trompez absolument, monsieur le baron : je vous répète à mon tour que cette jeune fille a le caractère le plus fier, le plus indépendant que je connaisse, et que ni moi ni personne n'a d'autorité sur elle.

—Bref, cela signifie que vous ne voulez pas m'aider à rendre service à un ami, à lui donner une preuve de ma reconnaissance ?

—Je vous ai dit sur ce sujet tout ce que j'avais à vous dire, je n'ai pas à me mêler d'une affaire qui ne me regarde point.

Le baron blêmit et il eut un frémissement des lèvres et des narines qui fit tressaillir la jeune femme.

—Blanche, dit-il nerveusement, et si j'exigeais que vous fîtes ce que je vous demande ?

Mme Beugrand se redressa, froide, hautaine.

—Exiger ! s'écria-t-elle ; vous n'avez rien à exiger de moi, monsieur le baron.

—Vous oubliez que j'ai mis à ma disposition certains moyens de vous faire agir.

—Quoi ! vous auriez la prétention de contraindre ma volonté ?

—Pourquoi pas ?

—Vous me menacez !

—Blanche, faites ce que je vous demande.

—Jamais, monsieur, jamais ! s'écria-t-elle.

Un sombre éclair sillonna le regard du baron.

—Ah ! prenez garde ! fit-il.

—A quoi, s'il vous plaît ? riposta-t-elle fièrement.

—Hé ! mais aux choses désagréables qui peuvent vous arriver.

Il ajouta avec un mauvais sourire :

—Il y a beaucoup à prendre dans l'histoire de vos deux premiers mariages.

Mme Beugrand bondit sur ses jambes et, les yeux pleins de flammes :

—Si vous avez vieilli, exclama-t-elle, si physiquement vous êtes changé, moralement vous êtes toujours le même homme, le même misérable, sans âme et sans cœur !... Oui, il y a de terribles choses dans l'histoire de mes deux premiers mariages : M. de Mégrigny empoisonné par vous ! La fortune de M. de Mégrigny volée par vous ! Le lâche enlèvement de mon enfant et ce qui est plus lâche, plus abominable encore, la tentative d'assassinat commise sur la personne de M. de Bierle par un scélérat payé par vous ! M. de Bierle n'a pu être guéri complètement, il est mort du coup de couteau de Joseph Gallot, votre complice, comme vous, un misérable, un infâme !

Baron de Simiane, est-ce que vous avez oublié tout cela ? Sachez donc qu'il existe encore des personnes qui peuvent dire : Le baron de Simiane est un voleur d'enfant ! Le baron de Simiane a dilapidé, volé une fortune qui n'était pas la sienne ! Le baron de Simiane est un assassin !

Celui qui avait été le beau Raoul, le brillant viveur de Paris, était d'une pâleur livide.

—Allons donc ! répliqua-t-il d'une voix éraillée, vous êtes folle ! De quoi me parlez-vous ? De crimes qui n'existent et n'ont jamais existé que dans votre imagination. Tout cela est faux, je le nie, entendez-vous ? Et quand cela serait, je n'ai rien à redouter de vous et vous avez tout à craindre de moi ! Encore une fois, madame, prenez garde !

—Et c'est ici, chez moi, que vous avez l'audace de me menacer ! Lâche ! misérable !

Vous croyiez peut-être retrouver devant vous cette sœur naïve, sans force, dont, autrefois, vous avez si facilement fait votre victime, je ne suis plus cette Blanche dont vous avez pu faire votre jouet.

Je suis Mme Philippe Beugrand, ajouta-t-elle d'une voix éclatante, et Mme Philippe Beugrand ne craint pas le baron de Simiane, elle ne le craint pas !

—Je ferai tomber votre orgueil, je vous forcerai à me de mander grâce ! prononça-t-il dans un grincement de dents

Elle haussa les épaules.

—C'est en vain que vous vous montrez dédaigneux et essayez de me braver ; je vous jeterai à bas du piédestal où vous vous êtes placé, je vous humilierai, je vous tiendrai éraillé sous mes pieds !

Elle l'enveloppa d'un regard de suprême mépris.

—Oh ! s'écria-t-elle avec violence, je sais depuis longtemps que vous êtes capable de toutes les infamies ; mais, encore une fois, je ne vous crains pas ; je ne suis plus seule à me défendre. Et, d'ailleurs, que pouvez-vous contre moi ? Dites-le donc !

—Je n'ai pas à vous faire connaître mes intentions, mais je saurai détruire votre bonheur ; ce que vous avez souffert autrefois n'est rien, c'est aux premiers coups que je vous porterai que vous commencerez à connaître les véritables souffrances.

—Ah ! vous ne savez pas ce que dans mon œil j'ai amassé de haine contre vous, contre tous ceux qui sont heureux ! Si vous le saviez, madame, vous trembleriez !

Et, cependant, si vous vouliez.

—Jamais ! exclama-t-elle avec emportement, je vous ai dit jamais ! Et maintenant que je crois deviner le mobile qui vous fait agir, j'aimerais mieux la mort que de prêter la main à votre œuvre ténébreuse !

Le baron, secoué par un tremblement convulsif, les yeux injectés de sang, n'avait plus figure humaine.

Devant ce masque hideux, Blanche recula. Un instant elle eut peur que le misérable ne se précipitât sur elle comme un loup furieux.

—Je vous frapperai sans pitié ! hurla-t-il, et c'est vous qui l'aurez voulu.

—Je vous répondrai ! riposta-t-elle, hautaine et dédaigneuse, et nous verrons si, comme autrefois, vous échapperez à la justice des hommes et à celle de Dieu !

Sur ces mots, elle étendit le bras et agita le cordon de la sonnette.

La femme de chambre parut aussitôt.

—Reconduisez monsieur, dit Mme Beugrand d'une voix calme.

De la main, elle montrait la porte au baron.

Le misérable eut un moment d'hésitation, comme s'il se fût demandé si, avant de se retirer, il ne devait pas causer un scandale.

Mais il aperçut le maître d'hôtel et le valet de chambre, qui se tenaient sur le seuil de la porte de l'antichambre.

Il lança à sa sœur un regard chargé de haine et il sortit.

Il fut reconduit jusque sur le perron du château par la femme de chambre escortée des deux hommes. Dans la cour, il passa devant les autres domestiques, qui le regardaient de façon à lui faire comprendre qu'il n'avait pas en eux des amis.

Mme Beugrand s'était laissé tomber sur un siège, subissant le contre-coup de la violente émotion qu'elle venait d'éprouver.

Elle avait la poitrine pleine de sanglots et cependant ne pleurait pas.

—Le misérable, le misérable ! murmura-t-elle. Et Dieu laisse vivre de pareils hommes ! J'étais tranquille, heureuse, sous la protection d'un honnête homme, d'un homme de cœur, je me croyais à l'abri de nouveaux malheurs, et il a fallu qu'un démon, qui est mon frère, hélas ! vint troubler la paix de mon âme !

Il a osé me menacer. Mais que peut-il me faire ? Révéler les terribles choses du passé ! Ah ! ils sont redoutables les reptiles venimeux qui rampent dans l'ombre ! Aurait-il l'audace de s'attaquer à ma fille ? Dieu du ciel ! qu'il se garde bien de toucher à ma fille ! Dieu du ciel ! qu'il se garde bien de toucher à mon enfant !

Qu'est-ce donc que ce monsieur de Linois qu'il voudrait voir l'époux de Claire Dubessy ? Être le protégé d'un baron de Simiane n'est pas une recommandation flatteuse. Je ne le connais pas, ce jeune homme, mais je n'ai pas de lui une bonne

opinion. Est-ce Claire qu'il aime ou les millions de l'héritière qu'il convoite et dont il veut s'emparer ? Ah ! il y a là un mystère, une œuvre ténébreuse, comme je l'ai dit, dans laquelle le baron joue son rôle.

Elle se redressa brusquement et s'écria, les yeux étincelants :

— Je saurai ! je saurai !

Puis, la tête dans ses mains, elle réfléchit pendant quelques instants.

Elle se leva, sortit du salon, traversa ses appartements et descendit à l'office où les domestiques s'étaient de nouveau réunis.

La salle, tout à l'heure bruyante, pleine d'éclats de voix, devint silencieuse à l'apparition de Mme Beugrand, qu'on ne voyait jamais à l'office.

— Mes amis, dit-elle, je suis contente de vous trouver tous ici ; j'ai une recommandation à vous faire : je désire que vous ne parliez ni à M. Beugrand, ni à ma fille, ni à personne de la visite que j'ai eue aujourd'hui.

Les domestiques s'inclinèrent, et le maître d'hôtel répondit :

— Madame peut être sûre de la discrétion de tous ses serviteurs.

C'est bien. Maintenant, si cet homme se présentait encore ici, ou à Paris, quand nous y serons, il ne serait reçu sous aucun prétexte.

— Pour cela, comme pour toute chose, madame peut compter sur nous, dit encore le maître d'hôtel.

— Si madame me permettait... fit le cocher en s'avancant.

— Vous pouvez parler, François.

— Eh bien, madame, quand la cloche du concierge a annoncé la visite de ce monsieur, nous étions tous ici, comme en ce moment, et, précisément, c'était de lui que nous parlions.

— Ah !... Et à quel propos ?

— Nous disions qu'il devait avoir quelque mauvaise intention, attendu que ça ne disait rien de bon de le voir rôder au tour du château si souvent.

— Si souvent ? fit Mme Beugrand.

— Mon Dieu, oui, madame, et, comme moi, plusieurs de vos serviteurs ont pu remarquer ses allées et venues, de même que ses allures suspectes.

— Ainsi vous l'aviez vu plusieurs fois.

— Oui, madame, répondit le valet de chambre, et si l'on ne nous a point parlé de cet individu, c'est que monsieur l'avait défendu.

— Y a-t-il longtemps que vous l'avez aperçu la première fois ?

— C'est François qui l'a vu avant nous.

Cela remonte à plusieurs mois, madame, dit le cocher, je me souviens bien de l'époque. Mlle Dubessy était au château.

La jeune femme ne put s'empêcher de tressaillir.

Ces paroles semblaient confirmer ce qu'elle pensait.

Le valet de chambre reprit :

— Madame n'a pas oublié, sans doute, que mademoiselle a rencontré un jour, dans le parc, un homme qui l'a fort effrayé, et qu'on a supposé que c'était un braconnier, mais nous sommes persuadés que ce devait être l'individu en question.

Mme Beugrand était devenue très pâle.

— Hier, madame, dit le cocher, j'ai revu cet homme, et je ne doutais guère qu'il se présenterait aujourd'hui au château.

— Je comprends, se dit la jeune femme. Il guettait le moment où je serais seule.

Et tout bas elle murmura :

— Le misérable !

Mes amis, reprit-elle à haute voix, n'oubliez pas mes recommandations, et si vous voulez m'être agréables, ne parlez plus jamais de cet homme. Du reste, j'espère que vous ne le reverrez. La façon dont je l'ai reçu ne l'engagera pas à faire une seconde visite.

— Est-ce que madame sait qui il est ? demanda le maître d'hôtel.

— Je l'ai connue autrefois, alors qu'il avait été forcé de quitter la France. Pour lui et pour tous ceux qui l'ont connu, il aurait bien fait de ne jamais revenir.

Mme Beugrand fit de la main un signe gracieux aux domestiques et sortit de l'office.

* * *

Au château de Grisolles, Edouard Label travaillait, mettant tout son talent, tout son cœur à l'œuvre qu'il avait entreprise. Le travail marchait bien, l'artiste était content.

— Vous ne serez pas considéré à Grisolles comme un étranger, mais comme un ami, lui avait dit la jeune châtelaine.

En effet, la belle jeune fille et son tuteur, beaucoup moins grognon, avaient pour lui les plus grandes attentions, et les domestiques lui témoignaient beaucoup de déférence.

Edouard, assurément, se sentait flatté de tant de cordialité et d'amabilité, mais il trouvait qu'on faisait trop pour lui, et souvent il en était confus.

Vif et spirituel dans une causerie légère, il était également brillant dans une causerie sérieuse.

La jeune fille était charmée, et le vieillard s'étonnait d'une telle maturité d'esprit qui, on le sentait bien, n'avait pas encore cette expérience de la vie que l'on n'acquiert qu'avec l'âge.

— Décidément, Claire, disait Mme Darimon à sa pupille, M. Edouard Label n'est pas un homme ordinaire, il m'enchanté, ce garçon-là ; ma parole d'honneur, je crois qu'il m'a ensorcelé.

Pour toute réponse, la jeune fille se contentait de sourire.

Mais, intérieurement, elle était ravie ; Edouard était son cousin, elle se sentait fière de lui.

VI

INTIMITÉ

Edouard Label avait été extrêmement sensible à une des attentions de Mlle Dubessy concernant son linge et sa garde-robe.

Son linge blanchi lui était rendu chaque semaine après avoir été scrupuleusement visité par la lingère du château, laquelle, tous les samedis, passait en revue les effets d'habillement du jeune homme, ayant reçu l'ordre d'en prendre soin à l'égal de ceux de M. Darimon.

Edouard, de ce côté, n'avait donc aucune préoccupation.

Comme nous l'avons dit, le travail de réparation des peintures marchait bien.

Des choses admirables, qui paraissaient ne plus exister, — car elles étaient devenues à peu près aussi invisibles que les étoiles nébuleuses du firmament, — reparaissaient dans toute leur beauté, grâce à des lavages soigneusement opérés.

Grâce aussi à l'emploi que l'artiste savait faire des couleurs et à sa science du dessin, un bras ou une jambe ou seulement un pied était rendu à un personnage, un doigt à une main, une oreille à une tête, un œil ou un nez à un visage, etc., etc.

Les gerçures, les éraflures, les déchirures, les trous disparaissaient, les parties rongées par la moisissure ou les vers étaient réparées, remises en état avec une extrême délicatesse.

C'était plus qu'un rajeunissement, c'était comme une résurrection.

Quatre fois, cinq fois dans la journée, Claire venait voir Edouard, causer avec lui, en le regardant travailler.

D'abord elle s'était fait accompagner, chaque fois, par Julie ou M. Darimon, évidemment pour ne pas se trouver seule avec le jeune homme. On aurait pu croire qu'elle craignait de donner prise à des propos malveillants, il n'en était rien. Elle obéissait à un sentiment qu'elle-même n'aurait pas su expliquer. Peut-être redoutait-elle que le jeune homme ne prit avec elle trop de liberté ou qu'elle ne devint elle-même trop familière avec lui.

Mais ayant au plus haut degré le sentiment des convenances, Edouard savait, et cela avec un tact parfait, maintenir les distances entre elle et lui. Il aurait considéré comme une faute des plus graves de sa part un surcroît de familiarité.

D'ailleurs c'était un culte qu'il avait pour elle, il la respectait comme une divinité.

Claire pensa-t-elle qu'en se faisant ainsi accompagner dans ses visites à l'artiste, celui-ci pourrait y voir une injuste défiance ? Nous ne saurions le dire.

Toujours est-il que la jeune fille cessa de se faire accompagner.

Dès lors, ce ne fut plus quelques instants seulement qu'elle restait auprès de l'artiste, mais souvent des heures entières.

Elle ne cherchait pas à dissimuler le plaisir qu'elle éprouvait à causer avec Edouard. Tout ce qu'il disait l'intéressait, la charmait. Ah ! elle ne s'ennuyait pas auprès de lui ! Et, intérieurement, comme elle se félicitait de s'être rendue plus libre en mettant une digue au débordement des visiteurs !

Elle ne se lassait point de voir le jeune peintre travailler, faire le mélange de ses couleurs, coller ici un morceau de toile, là un autre.

Des prodiges s'accomplissaient sous ses yeux ; elle était émerveillée.

Et comme si elle eût voulu s'initier au travail qu'elle voyait exécuter, elle accablait le jeune homme de questions auxquelles il répondait avec empressement, lui expliquant les procédés qu'il employait pour le lavage des peintures et comment, par le mélange de telles et telles couleurs avec telles et telles autres, il obtenait exactement les tons voulus pour les raccords.

Un matin, Edouard poussa une exclamation de surprise à la vue de Claire, qui venait d'entrer sans bruit dans la galerie des tableaux où il travaillait.

Ce cri du jeune homme était justement justifié.

Mlle Dubessy était vêtue d'un charmant costume de velours marron, mais qui n'était pas de son sexe : pantalon collant, qui descendait au-dessous des mollets ; veste ronde, qui lui prenait délicieusement la taille, et était, de plus, serrée au dessus des hanches par une ceinture du même velours. Elle était chaussée d'escarpins en peau de chamois et coiffée d'un gracieux bérêt taillé dans la même pièce de velours que le vêtement.

C'était une idée qui lui était venue, un caprice quelle avait voulu satisfaire. Et, secrètement, elle et Julie, travaillant ensemble, avaient confectionné le ravissant travesti.

Ainsi habillée, elle était plus séduisante que jamais et tout à fait adorable.

Il sembla à Edouard qu'il ne l'avait pas encore vue aussi divinement jolie ; un instant il se crut en présence d'une apparition céleste ; pour un peu il se serait agenouillé devant elle.

Et une éponge mouillée à la main, il restait immobile, écarquillant les yeux.

Gracieuse, souriante, elle vint à lui.

— Monsieur Edouard, dit-elle, comment me trouvez-vous ainsi ?

— Mais... mais, mademoiselle, balbutia-t-il, ne sachant trop quoi répondre, vous êtes toujours charmante.

— Vous ne devinez pas pourquoi Julie et moi avons fabriqué ce costume ?

— Non, mademoiselle, à moins que...

— Bon, voilà que vous pensez à une fête de carnaval. Eh bien, ce n'est pas cela du tout ; j'ai voulu avoir ce costume pour travailler avec vous, monsieur Edouard.

— Que dites-vous ? exclama le jeune homme.

— J'espère que vous voulez bien de moi pour élève ?

Edouard éprouva une violente émotion et pâlit.

— Mon Dieu, qu'avez-vous ? dit la jeune fille.

— Je ne sais pas... mademoiselle.

De grosses larmes lui vinrent aux yeux.

— Mais vous pleurez ! s'écria-t-elle.

— C'est vrai, je pleure, fit-il en essuyant ses yeux.

— Mais pourquoi ?

Il ne put s'empêcher de tressaillir.

— Je ne sais, mademoiselle, répondit-il, une émotion qui m'a saisi et que je n'ai pu maîtriser.

Elle le regarda fixement, puis lui tendant la main :

— Vous aviez quelque pensée triste quand je suis entré ?

— Non, mademoiselle. Mais veuillez m'excuser ; en vérité, je suis honteux ; quelle opinion allez-vous avoir de moi ?

— Vous savez bien qu'elle ne peut pas être mauvaise.

— Vous êtes trop bonne, trop indulgente !

— Ah ! voilà le sourire qui revient sur vos lèvres.

— C'est fini, mademoiselle, c'est passé.

— Et, maintenant, nous allons travailler ; vous voulez bien, n'est-ce pas ? que je travaille un peu avec vous ?

— Ainsi, mademoiselle, c'est bien vrai, vous voulez.

— Oui, à moins que cela vous ne déplaît.

— Oh ! mademoiselle !

— Eh bien, alors, me voilà votre élève ; monsieur Edouard, donnez-moi des ordres. Justement, vous laviez cette toile, je vais continuer cet ouvrage. Oh ! je n'ai pas la prétention de vous rendre de grands services, mais j'y mettrai de la bonne volonté et, vous verrez, vous arriverez à faire quelque chose de moi. Dame, à tout, il y a un commencement ; il faut être élève avant d'être maître, ajouta-t-elle gaiement.

Pendant deux heures la jeune fille travailla avec Edouard, qui ne lui ménagea point les compliments, mérités, du reste.

Claire, en effet, y mettait de la bonne volonté, et aussi de l'adresse et de l'habileté.

A partir de ce jour, elle vint souvent aider Edouard, lui donner un coup de main, quand elle pouvait lui être utile. Ensemble ils décrochaient les tableaux, les remettaient en place. Elle faisait des lavages, elle préparait les morceaux de toile à coller, elle vernissait, etc.

Parfois, elle surprenait l'artiste rêveur, ayant le front soucieux.

Dès qu'elle paraissait, la physionomie d'Edouard changeait, son front semblait s'éclaircir ; mais elle avait eu le temps de remarquer la tristesse répandue sur ses traits.

Elle se sentait émue, affligée, et peut-être se serait-elle elle-même attistée si, subitement, le jeune homme n'avait pas repris sa bonne et joyeuse humeur.

Un matin, elle vit sur son front une ombre rebelle à disparaître et remarqua qu'il avait pleuré.

— Monsieur Edouard, lui dit-elle d'un ton affectueux, vous avez donc réellement quelque chagrin ?

— Oh ! non, mademoiselle, répondit-il vivement.

— Et cependant...

— Mademoiselle, ma situation ici est enviable, et je m'y trouve si heureux, grâce à vos bontés pour moi, que je ne puis me soustraire à des pensées tristes quand je pense à ma mère !

— Ah ! vous pensez souvent à votre père ? fit la jeune fille très émue.

— Oui, mademoiselle.

— Mais, alors, pourquoi ne me parlez-vous pas d'elle quelquefois.

— Pourquoi ? parce que mon cœur en souffrirait.

— Hé ! qu'importe, si cela pouvait vous apporter un soulagement ? Vous ne m'avez jamais rien dit de votre famille, monsieur Edouard ; voyons, parlons en aujourd'hui, voulez-vous ?

— Je suis sans famille, mademoiselle.

— Je sais, vous étiez tout jeune quand vous avez perdu votre père et votre mère ; mais il doit vous rester d'autres parents ?

— Je n'ai plus aucun parent, mademoiselle, et je serais seul au monde si, dans une femme admirable, bonne comme vous, mademoiselle, et comme vous, grande par le cœur, je n'avais pas trouvé une seconde mère.

— Vous parlez de cette dame qui a veillé sur votre enfance ?

— Oui, mademoiselle. Ma chère bienfaitrice se nomme Mme Clavière ; elle a mieux fait que veiller sur mon enfance, elle m'a fait instruire, aucun sacrifice ne lui a coûté, elle m'a aimé. Oh ! oui, elle est bien ma mère, ma mère vénérée, et son fils, actuellement sous préfet à Avranche, André Clavière, est mon frère ! Voilà ma famille, mademoiselle.

— Ainsi, Mme Clavière vous a en quelque sorte adopté ?

— Oui, mademoiselle.

— Quel âge aviez-vous quand vous êtes devenu orphelin ?

— Quatre ans et demi.

— Et comment Mme Clavière a-t-elle été appelée à veiller sur vous ?

—Ah ! il y a là une histoire bien douloureuse.

—Eh bien, monsieur Edouard, racontez-la-moi.

—Non, non ; quand tout rayonne et respandit autour de vous, mademoiselle, quand tout vous sourit, quand pour vous tout est joie et bonheur, ne desirez pas savoir ce que c'est que le malheur, ne demandez pas à connaître les atroces souffrances que l'on peut endurer dans la vie.

—Monsieur Edouard, répliqua la jeune fille dont la voix tremblait, je vous en prie, parlez-moi de votre père et de votre mère.

—Vous le voulez, mademoiselle ? fit-il tristement.

—Oui.

—Eh bien, écoutez.

Alors, avec une émotion croissante, il raconta la navrante histoire à la jeune fille qui, comme nous le savons, la connaissait déjà. Mais par un sentiment de réserve dont Claire lui sut gré et dont elle le remercia dans son cœur, son père et sa mère exceptés, il ne nomma aucun autre personnage du drame de famille.

La jeune fille avait écouté silencieusement, la tête inclinée sur son sein et les mains jointes appuyées sur ses genoux.

Quand elle se redressa, le récit était achevé, ses yeux étaient mouillés de larmes.

—Ah ! s'écria Edouard, comme furieux contre lui-même, je vous ai fait pleurer !

Elle lui répondit doucement :

—Pouvais-je donc ne pas verser des larmes en écoutant ce récit des horribles souffrances de votre mère ?

—Mademoiselle, j'aurais dû passer sur bien des choses.

—Non, non, répliqua-t-elle, vous avez bien fait de me dire tout cela.

Elle ajouta, en lui tendant la main :

—Merci, monsieur Edouard, merci !

Puis après un silence :

—Mais, reprit-elle, croyez-vous qu'il ne reste plus personne de cette famille de votre mère ?

—Plus personne, mademoiselle, répondit-il après un moment d'hésitation.

—Cet oncle de votre mère avait une très grande fortune ; est-ce que vous ne vous ne vous demandez pas ce qu'elle peut être devenu ?

—Non, mademoiselle.

—Pourtant, monsieur Edouard...

—Je n'ai pas à m'occuper d'une chose qui m'est absolument indifférente.

—Soit. Mais cette immense fortune de l'oncle de votre mère a pu être recueillie par un membre de la famille ; dans ce cas, monsieur Edouard, vous ne seriez pas, comme vous le croyez, sans aucun parent.

Le jeune homme eut une sorte de frémissement.

—Tous sont morts, tous ! prononça-t-il sourdement.

Claire étouffa un soupir et elle parla d'autre chose.

VII

AVRANCHES

Les époux Pinguet, ces fidèles amis de la Dame en noir, avaient cédé leur fonds de commerce. Ils s'étaient retirés avec une jolie petite fortune, douze mille francs de revenu annuel, dont le capital était représenté par des titres de rente sur l'Etat et autres valeurs mobilières de tout repos.

Ils avaient loué et fait meubler, ainsi qu'il convenait pour d'honnêtes petits rentiers, un appartement boulevard Magenta. C'était là qu'ils habitaient l'hiver. Ils passaient les beaux jours d'été à la villa Clavière, à Vaucresson, car depuis plusieurs années, Charles Pinguet était devenu le gardien de la charmante propriété, la Dame en noir n'ayant voulu la vendre à aucun prix.

Souvent, quand Charlotte et son mari comparaient leur situation présente à celle de leur début, à l'époque de leur ma-

riage, ils s'attendrissaient en pensant à l'amie à laquelle ils devaient tout : leur aisance, leur tranquillité, le bonheur dont ils jouissaient.

—Ah ! comme elle mérite bien d'être heureuse ! disait Charlotte. Chère Marie, que de bien elle a fait, que de bien elle fait encore tous les jours ! Y en a-t-il assez aujourd'hui par le monde qui, comme nous, lui doivent leur bonheur !

—C'est vrai, Charlotte, et elle ne se lasse pas de faire le bien, de répandre ses bienfaits ; sa grande fortune le lui permet ; mais la plupart des riches n'ont pas un grand cœur comme le sien ; ils sont nombreux les riches qui ne pensent jamais à soulager les souffrances, la misère des autres.

Quelque temps après cet échange de paroles entre les époux Pinguet, un matin, Charlotte reçut une lettre portant le timbre d'Avranches et dont elle reconnut tout de suite l'écriture.

—C'est de Marie ! s'écria-t-elle gaiement.

Elle s'empressa de rompre le cachet et de lire.

—Ce n'est pas, j'espère, une mauvaise nouvelle ? dit Pinguet.

—Non, mon ami, Dieu merci !

—Qu'est-ce que l'on te fait savoir ?

—Marie m'invite à venir passer quelque temps auprès d'elle, à Avranches. Du reste voilà la lettre, lis ; il y a aussi quelque chose pour toi au sujet de la villa.

—Tu ne peux pas refuser l'invitation, dit Pinguet après avoir lu.

—Assurément non ; nous fixerons le jour de mon départ et je répondrai à Marie, en lui annonçant mon arrivée. Tu vois toute l'affection qu'elle t'invite également à venir à Avranches et qu'elle serait heureuse de nous avoir en même temps.

Charlotte embrassa son mari.

—Charles, dit-elle, je suis heureuse, bien heureuse, d'aller passer quelques jours avec mon amie ; il me semble que je ne l'ai pas vue depuis plusieurs années ; cependant elle nous a fait une visite l'année dernière, et moi-même je suis allée à Pithiviers. Un matin, à dix heures et demie, Charlotte Pinguet et Julie Verrier descendaient du train à Avranches.

Mme Clavière a été enchanté de revoir Charlotte Pinguet et Julie Verrier. Elles étaient arrivées depuis quelque temps à Avranches lorsqu'un jour Julie Verrier, qui avait été l'amie d'enfance de Mme Clavière, vit passer un homme d'un certain âge dont la figure la frappa. Se rappelant ses souvenirs, elle finit par reconnaître le comte de Rosamont, dont on m'avait pas entendu parler depuis longtemps.

En effet, c'était bien le comte de Rosamont, l'ancien fiancé de Marie Sorel. Devenu veuf depuis quelque temps, il s'était mis à voyager et un jour il rencontra Mme Clavière qu'il reconnut parfaitement. Depuis ce jour, il ne cessa de faire des démarches pour la revoir. Il avait pris des renseignements sur la dame en noire et avait appris qu'elle avait un fils, qui était préfet à Avranches.

Un jour M. André Clavière reçut une lettre anonyme qui lui racontait l'histoire de la jeunesse de sa mère, qu'elle avait été fiancée au comte Rosemont, comment elle avait épousé André Clavière et dans quelle circonstance celui-ci avait été tué dans un duel avec M. de Simiauc. Tous ces événements dramatiques qui avaient entourés la jeunesse de sa mère l'affligèrent profondément, bien qu'il n'y avait rien de conduit qui fût de nature à la compromettre.

C'était vrai !... Ainsi étaient expliqués les tristesses de sa mère, ses habitudes casanières, son amour de l'isolement, les mystères de sa vie.

Oh ! sa mère ! sa mère qu'il venerait, qu'il adorait, qu'il avait toujours respectée à l'égal d'une sainte, allait-il donc avoir des soupçons contre elle, maintenant ! Oh ! non, non, jamais cela, jamais !

En s'abandonnant au débordement de ses pensées, le malheureux jeune homme sentait qu'il connaissait seulement les véritables et grandes douleurs du cœur et de l'âme.

Sa pensée se reporta brusquement sur Henriette de Mégri-

gny, cette douce jeune fille tant aimée aussi. Peut-être son mariage avec elle allait-il réveiller le souvenir de ces drames qui avaient dû être si cruels pour sa mère. Et peut-être les soupçons injurieux, quand sa conduite avait toujours été si honorable.

—Non, non, s'écria-t-il, je ne veux plus, je ne dois plus penser à Henriette de Mègrigny ! Ah ! cette fois, tout est bien fini entre elle et moi. Tout se brise, tout se casse, tout s'effondre autour de moi ! Il me faut vivre à présent comme ma mère, dans la solitude de l'isolement.

Après un silence, employé à essuyer ses yeux, il reprit :

—Hier, j'avais encore toutes mes illusions ; nous avons reçu trois lettres de Paris, une de M. Beaugrand, une de Mme Beaugrand et l'autre... de Henriette... On parlait de mariage, de bonheur ! Dérision !... C'était hier ; aujourd'hui, j'ai toutes les désespérances !

Et dans l'explosion de sa douleur, il s'écria :

—Adieu, Henriette, chère Henriette, adieu !

.....
.....
Au bout d'un instant, un peu plus calme, il se mit à réfléchir.

Qu'allait-il faire !

Il décida que, jusqu'à nouvel ordre, il ne parlerait de rien à sa mère.

Il aurait assez d'empire sur lui-même pour dissimuler son horrible souffrance, pour que ni dans ses yeux, ni sur son visage sa mère ne pût soupçonner ce qui se passait en lui.

— J'attendrai la réponse, se dit-il, et alors j'écrirai à Mme et M. Beaugrand pour leur dire que je ne peux plus être l'époux de Mlle de Mègrigny.

VIII

LA LETTRE

André avait à redouter l'œil clairvoyant de sa mère, habituée depuis longtemps à lire dans les yeux de son fils ; mais avec cette puissance de volonté, dont il avait déjà donné des preuves, le jeune homme couvrit son visage, ainsi qu'il le voulait, d'un masque impénétrable.

Toutefois, habile comme elle l'était à saisir la pensée de son fils, à deviner ses impressions, la dame en noir n'eut pas à l'observer longuement pour se convaincre qu'il avait quelque chose. Quoi ? André s'était composé une physionomie qui mettait au défaut, cette fois, la perspicacité de sa mère.

Aussi ne s'inquiéta-t-elle point. Elle mit " le quelque chose " sur le compte des affaires de la sous-préfecture qui n'étaient pas sans causer, parfois, de sérieuses préoccupations au jeune sous-préfet.

Dans les lettres reçues la veille, Mme Beaugrand annonçait à Mme Clavière et son fils que son mari, sa fille et elle quittaient Paris pour s'installer dans leur chère résidence de Bresle.

Dans cette même lettre, Mme Beaugrand invitait Julie Verrier et Charlotte Pinguet à s'arrêter au château avant de rentrer à Paris. On les recevrait à Bresle avec tant de plaisir, et l'on serait si heureux de les avoir quelques jours !

—L'invitation est des plus gracieuses, et vous devez l'accepter, avait dit Mme Clavière aux deux femmes.

Et tout de suite il avait été répondu que Julie Verrier et Charlotte s'arrêteraient à Bresle où elles arriveraient le samedi soir, car elles étaient à la veille de quitter Avranches.

Le samedi, après le premier déjeuner, Mme Clavière conduisit ses amies à la gare. On s'embrassa une dernière fois, sur le marche-pied du wagon, en se promettant de se revoir dans le courant de l'été, peut-être même avant la fin du printemps.

Après ces quinze jours passés avec ses amies, pendant lesquels elle était complètement sortie de ses habitudes, se donnant plus de mouvement et de distractions que dans toute une année, la Dame en noir se retrouvait seule. Mais elle ne s'ef-

frayait pas de retomber dans le calme de son existence monotone. Nous savons combien elle chérissait la solitude.

Tout de suite après être rentrée chez elle, reprenant sa vie de tous les jours, elle se remit à ses occupations ordinaires.

Chez elle, depuis longtemps, tout était habitude. L'emploi de son temps était méthodique, réglé sur le cadran de la pendule. A moins qu'elle ne fût dérangé pour une cause quelconque, elle ne faisait jamais à une heure de la journée ce qu'elle devait faire à une autre.

On comprend que, sa vie ainsi ordonnée et n'étant jamais oisive, elle ait pu vivre pendant tant d'années sans éprouver l'ennui du désœuvrement.

Le lendemain, à l'heure accoutumée, elle se rendit à l'église pour entendre la messe.

Pendant la moitié de l'office, bien qu'elle pensât constamment au comte de Rosamont que Julie avait aperçu, elle tint la tête baissée, paraissant plongée dans un pieux recueillement.

Elle s'était promis de vaincre sa curiosité et de ne pas jeter un regard de côté. Elle aurait bien voulu savoir cependant si le personnage était là. Mais, se faisant violence, elle résistait au désir curieux.

Elle tint bon jusqu'à l'élévation. Alors, en redressant son buste et sa tête inclinée, elle tourna son regard vers le pilier.

Le personnage était là, et si vite qu'il se fût rejeté en arrière pour se dérober aux regards de la Dame en noir, elle avait eu le temps de voir son visage et de le reconnaître.

C'était le comte Rosamont.

Elle ne fut pas beaucoup étonnée ; n'avait-elle pas pressenti, deviné que c'était lui ? Mais elle était troublée au point de ne plus savoir ce qu'elle faisait et d'oublier le lieu où elle se trouvait.

Au bout d'un instant, très pâle, extrêmement agitée, elle se leva et se dirigea vers la porte de l'église.

Beaucoup de personnes se disaient :

—Il faut croire que la mère du sous-préfet vient de se trouver subitement indisposée."

De sa place, derrière le pilier, M. de Rosamont, inquiet, suivit Mme Clavière des yeux jusqu'à ce qu'elle fût sortie de l'église. Alors il poussa un soupir et courba la tête.

Rentrée à la sous-préfecture, la Dame en noir se réfugia dans sa chambre où elle s'enferma. Elle se laisse tomber, plutôt qu'elle ne s'assit, dans un fauteuil.

Elle laissa échapper un gémissement sourd, prit sa tête dans ses mains, et aussitôt ses larmes, trop longtemps contenues, coulèrent en abondance.

—Mais que me veut-il donc ? se disait-elle. Mon Dieu, est-ce que je n'ai pas déjà assez souffert à cause de lui ? Pourquoi ne m'a-t-il pas complètement oubliée ? Pourtant je n'ai rien fait, rien pour qu'il se souvienne de moi !

J'étais tranquille, je ne voyais plus rien de sombre dans l'avenir... Et maintenant... Ah ! j'étais trop heureuse !

.....
.....
André, dans son cabinet, était, lui aussi, dans un indescriptible état d'agitation.

Avant peu, certainement, il aurait une explication avec sa mère.

Nous connaissons la noble fierté d'André et l'exquise délicatesse de ses sentiments. Son devoir était tout tracé : il devait renoncer à Mlle de Mègrigny et en informer immédiatement M. et Mme Beaugrand.

Ah ! il souffrait horriblement, et elle lui coûtait à écrire, cette lettre, qui allait frapper si cruellement celle qu'il aimait. Cependant, aucune hésitation ne le retenait. Le devoir était là, il fallait faire son devoir.

Il poussa un long roupir, prit sa plume et écrivit d'une main assez ferme :

"Madame et Monsieur,

"Nul ne peut compter sur l'avenir, qui n'a, trop souvent, que de fausses promesses, et il est des êtres que la fatalité a

marqué, dès leur naissance, d'un stigmate ineffaçable, à la vue duquel le bonheur s'enfuit, dès qu'on croit pouvoir le saisir.

— Je suis un de ces êtres dont la destinée est fatale et à qui tout espoir de bonheur est refusé.

— Je subis, résigné, les dures épreuves de la vie, et j'ai au moins la satisfaction de trouver en moi assez de force pour ne pas tomber dans le découragement qui brise la volonté, anéantit les facultés intellectuelles et met le désespoir dans l'âme.

— Tout en pleurant sur des illusions disparues, je me raidis, je me raisonne, et me dis que, puisque mon sort est tel que le Maître de tout l'a voulu, je dois l'accepter sans murmure.

— Un obstacle que, cette fois, rien ne peut détruire, se dressa entre Mlle de Mégrigny et moi ; mon devoir m'ordonne de renoncer à elle ; n'ayant plus aucun droit au bonheur, à toutes les félicités que j'avais rêvées, j'accomplis mon devoir.

— Ah ! ce n'est pas sans une douleur profonde que je vois mes plus chères espérances m'abandonner, et l'on ne saura jamais tout ce qu'il y a d'amertume dans mon cœur.

— Monsieur Beaugrand n'a dit plus d'une fois :

— André, soyez toujours l'homme du devoir.

— Je me souviens de vos paroles, monsieur, et le devoir qui me guide en ce moment, sera toujours là pour diriger ma conduite dans tous les actes de ma vie.

— Je n'oublierai jamais aucun des précieux conseils que vous m'avez donnés et que j'ai respectueusement écoutés.

— Je n'oublierai jamais également les nombreux témoignages d'amitié que j'ai reçus de vous et de Mme Beaugrand. Ce souvenir sera un adoucissement à ma peine.

— Je présente mes respectueux hommages à Mlle de Mégrigny.

— Et je vous prie de croire toujours, madame et monsieur, à l'expression sincère de mes sentiments de profond respect et de vive reconnaissance.

— André CLAVIÈRE.

Cette lettre, mise dans une enveloppe, fut aussitôt portée au bureau de poste, en même temps que plusieurs autres, par le garçon de bureau chargé de ce service.

Alors le jeune sous-préfet se sentit relativement plus tranquille. Il avait fait son devoir, sa conscience était soulagée.

Mais sa poitrine était toujours pleine de sanglots et ses yeux humides de larmes.

La tête dans ses mains, il s'absorba dans une longue et douloureuse méditation.

Midi était sonné. Il avait oublié l'heure.

Louise vint frapper à la porte du cabinet.

André sursauta, comme brusquement réveillé.

— Que me veut-on ? demanda-t-il.

Sans ouvrir la porte, Louise répondit :

— Il est plus de midi, et madame attend monsieur pour déjeuner.

— C'est bien, Louise, merci, je vous suis.

André se leva, essuya sa figure devant une glace, donna un coup de peigne à ses cheveux ébouriffés, et se rendit à la salle à manger où sa mère, debout, l'attendait.

— Tu avais donc beaucoup de travail, ce matin ? lui dit-elle.

— Oui, ma mère, beaucoup.

Ils se mirent à table, en face l'un de l'autre, comme d'habitude.

Ils déjeunèrent presque silencieusement, ne se regardant qu'à la dérobée. Ils étaient également contrains ; pour la première fois, ils se sentaient gênés en présence l'un de l'autre. Peut-être du côté d'André à l'égard de sa mère, y avait-il déjà comme un sentiment de défiance.

Le jeune homme ne remarqua point que sa mère était anxieuse, ni l'altération de ses traits ; mais la Dame en noir avait vu tout de suite que son fils était tourmenté par quelque sombre pensée.

Cependant, le pauvre mère n'osa pas l'interroger, dans la crainte que lui-même ne lui adressât des questions auxquelles elle aurait préféré ne pas répondre.

Après le café, André se leva.

— Je ne l'ai jamais vu ainsi, pensa Mme Clavière.

Après un instant d'hésitation :

— Est-ce que tu ne vas pas fumer ton cigare auprès de moi ? dit-elle.

— Non, répondit-il, j'ai à voir le président du tribunal.

C'était un prétexte pour s'en aller. Il éprouvait le besoin de s'isoler, d'être au grand air. Il allait sortir de la ville et, cherchant les sentiers déserts, faire une promenade dans les champs.

Il mit un baiser sur le front de sa mère et partit.

La Dame en noir poussa un long soupir.

— Ce n'était pas ainsi qu'il m'embrassait autrefois et il n'y a pas longtemps encore, murmura-t-elle.

Des larmes roulaient dans ses yeux.

— Ah ! je le sens ! s'écria-t-elle, un nouveau malheur plane au-dessus de nos têtes.

Et pourtant, ajouta-t-elle, M. de Rosamont ne peut vouloir du mal ni à lui, ni à moi ! Ah ! je suis à ce point troublée, que tout m'apparaît aujourd'hui sous un aspect lugubre !

Le comte de Rosamont ! Mon Dieu, mon Dieu, mais pourquoi est-il dans cette ville ? Quel projet médite-t-il donc ? Non, non, je ne peux pas vivre dans cet état d'agitation, en proie à une pareille anxiété. Dois-je me condamner à rester enfermée chez moi ? Eh bien ! soit, je ne sortirai plus de cet appartement, je n'irai plus à l'église, ni nulle part. Comme cela, peut-être comprendra-t-il que sa présence à Avranches m'effraye, et se décidera-t-il à quitter la ville.

Elle resta plongée dans ses réflexions jusqu'à trois heures.

Alors, Louise lui annonça la visite d'une dame qui venait s'informer de sa santé.

La visiteuse, qu'elle ne pouvait se dispenser de recevoir, l'occupait à causer jusqu'à quatre heures. Cela avait fait diversion à ses pensées.

Quelques instants après le départ de la dame, Louise reparut dans le salon, apportant une lettre.

Mme Clavière la prit et, les yeux sur l'enveloppe :

— Mais, fit-elle, cette lettre n'est pas venue par la poste.

— Elle a été remise tout à l'heure chez le concierge par un garçon d'hôtel.

La Dame en noir ne put s'empêcher de tressaillir.

— C'est bien, Louise, je vous remercie, dit-elle.

La femme de chambre se retira.

— Comme mon cœur bat ! murmura Mme Clavière. Ah ! c'est que je devine qui a écrit cette lettre !

Elle resta un instant hésitante, puis se redressant brusquement, elle déchira l'enveloppe d'une main fiévreuse.

Elle ne s'était pas trompée, la lettre était du comte de Rosamont.

Il écrivait :

— Madame,

— Ce matin, à l'église, vous m'avez reconnu, malgré le soin que je mettais à dissimuler ma présence ; vous voudrez bien me pardonner l'incognito que j'ai gardé vis-à-vis de vous et de tout le monde depuis deux mois que je suis à Avranches.

— Pourquoi, jusqu'à ce jour, me suis-je seulement contenté de vous voir lorsque l'occasion m'en était donnée ? Pourquoi, pendant si longtemps, me suis-je dérobé à vos regards ? Eh bien ! je dois vous faire cet aveu, j'avais pour de paraître devant vous, tout en me repressant sévèrement de jouer un rôle peu digne de vous et de moi.

— J'ose espérer que vous ne m'en voudrez pas de mon manque de hardiesse.

— Ce que j'aurais dû faire, dès le lendemain de mon arrivée dans cette ville, je le comprends maintenant, c'était de vous écrire cette lettre, que je vous adresse aujourd'hui, pour vous prier de vouloir bien m'accorder un entretien, soit chez vous à la sous-préfecture, ou dans tout autre lieu qu'il vous plaira de me désigner.

— C'est une grâce que je sollicite, ne me la refusez pas.

— Je n'ai pas besoin de vous annoncer que j'ai beaucoup de choses à vous dire, vous le pensez bien.

— Je vais attendre anxieusement votre réponse, ah ! je vous en supplie, qu'elle soit favorable !

— Je suis malheureux aujourd'hui, faites que je ne sois pas demain un désespéré.

— Je loge à l'Hôtel de France sous le nom de Jean Raymond.

— Croyez, madame, à mes sentiments de profond respect et d'ontier dévouement.

— Maxime de ROSAMONT.

Toute tremblante en lisant les premières lignes, la Dame en noir s'était rendue maîtresse de son émotion avant d'arriver à la fin de la lettre. Elle relut cette phrase, qui l'avait surtout frappée :

— Je suis un malheureux aujourd'hui, faites que je ne sois pas demain un désespéré !

Puis, le papier entre les doigts, elle demoura assez longtemps révoûse.

Sans aucun doute, des sentiments, les uns opposés aux autres, s'agitaient en elle. Allait-elle faire taire ceux-ci et obéir aux autres ? Son hésitation était grande.

Soudain elle se redressa, les yeux brillants.

— Eh bien, soit, prononça-t-elle d'une voix grave, je le verrai et l'entendrai ; comme cela, je saurai tout de suite ce qu'il me veut ; oui, oui, j'aime mieux cela.

Elle passa dans sa chambre pour écrire sa réponse.

La voici :

— Monsieur le comte,

— Vous avez, dites-vous, beaucoup de choses à me dire ; mais je ne vois pas bien quel pourra être le sujet de l'entretien que vous désirez avoir avec moi. J'aurai l'honneur de vous recevoir demain lundi à trois heures.

— Puisque vous vous faites appeler à Avranches Jean Raymond, c'est sous ce nom que je vous prie de vouloir bien vous présenter à la sous-préfecture.

— Recevez mes salutations.

— Marie CLAVIÈRE.

Sur l'enveloppe elle écrivit :

— M. Jean Raymond, à l'Hôtel de France

Son billet fermé, elle rentra dans le salon et sonna Louise, qui parut aussitôt.

— Tenez, Louise, dit-elle, je vous prie de porter vous-même ce billet à l'Hôtel de France.

— Oui, madame, tout de suite.

— Et, maintenant, se dit la Dame en noir restée seule, je n'ai plus qu'à me préparer à recevoir M. de Rosamont.

Louise ne tarda pas à revenir. Elle dit à sa maîtresse :

— Madame, j'ai porté votre lettre ; elle a été immédiatement à la personne.

— Cette personne, M. Jean Raymond, a à me parler ; il viendra ici demain, à trois heures, des qu'il arrivera, vous le ferez entrer dans le petit salon et vous viendrez me prévenir.

— Bien, madame.

A présent, la Dame en noir se trouvait moins inquiète et par suite plus calme, comme si les allures mystérieuses du comte eussent été ce qui l'avait surtout effrayée.

Le soir, André se montra aussi avec une physionomie moins tourmentée, ce qui fit penser à sa mère qu'il s'était débarrassé, au moins en partie, des choses soucieuses qui le préoccupaient.

La promenade du jeune homme avait eu cela de bon de calmer peu l'irritation de ses nerfs et de faire disparaître le trouble de son esprit, ce qui lui permettait de mieux s'observer et d'avoir plus d'empire sur lui-même. Il ne voulait pas laisser deviner qu'il souffrait.

Ne s'était-il pas promis de ne rien dire à sa mère, jusqu'au jour où elle-même provoquerait une explication, dont il ne voulait à aucun prix prendre l'initiative ?

Comme cette soirée du dimanche, la matinée du lendemain se passa sans incident.

À deux heures, André ayant quitté sa mère pour reprendre son travail, celle-ci alla s'enfermer dans sa chambre.

Vainement elle se disait. Je veux être calme ; son agitation inquiète l'avait reprise, et son cœur battait maintenant à se briser.

Trois heures sonnèrent à la pendule.

Mme Clavière bondit sur ses jambes, comme effarée.

Elle resta debout, les mains fortement appuyées sur son cœur, et les yeux fixés sur la porte.

Louise la trouva dans cette attitude quand elle vint lui dire :

— M. Jean Raymond attend madame dans le petit salon

Sans rien dire, la Dame en noir ouvrit une porte, traversa un cabinet, ouvrit une seconde porte et pénétra dans le petit salon.

IX

L'ANCIEN FIANCÉ

Madame Clavière avait fait si peu de bruit en entrant que M. de Rosamont, qui, d'ailleurs, tournait le dos à la porte, n'avait rien entendu.

Il est vrai que, debout, tenant encore son chapeau à la main, il était absorbé dans la contemplation d'un portrait d'André, très ressemblant peint par Edouard Lebel, à son retour d'Italie.

La Dame en noir attendit quelques instants, puis voyant que le comte ne se doutait pas de sa présence, elle prononça doucement ces mots :

— Monsieur le comte ?

Celui-ci se retourna vivement et s'inclina respectueusement devant la mère du sous-préfet.

Il était très pâle et tout tremblant.

— Madame, dit-il, je vous demande pardon : je m'étais oublié à regarder ce portrait de votre fils.

De la main, Mme Clavière indiqua un siège.

Le comte posa son chapeau sur le guéridon et s'assit dans le fauteuil désigné.

— Monsieur le comte, dit Mme Clavière, en prenant place dans un autre fauteuil, vous m'avez demandé de vous recevoir et je n'ai pas cru devoir me refuser à cette entrevue...

— Vous avez compris que vous pouviez me pousser au désespoir, interrompit vivement M. de Rosamont

— Non, je n'ai pas compris cela, attendu que je ne puis exercer aucune action sur votre existence.

— Ah ! vous pensez cela ! exclama-t-il.

— J'ai consenti à vous recevoir, monsieur le comte, parce que — je n'ai pas à vous le cacher — votre présence dans cette ville me causait de mortelles inquiétudes ; j'ai accédé à votre désir avec l'espoir que, comprenant mes angoisses, vous y mettriez un terme.

Oh ! je ne veux pas être pour vous une cause de tourment, et je vous le dis en toute sincérité, je ne voudrais pas, au prix même de ma vie, vous voir encore souffrir par moi. Mais n'est-ce donc pas d'hier seulement que vous me savez à Avranches ?

— Il y a quinze jours, j'étais à l'église avec deux de mes amies, venues de Paris pour passer ici une quinzaine. L'une d'elles vous a remarqué et m'a parlé d'un monsieur qui, se dissimulant contre un pilier, attachait ses yeux sur moi avec une persistance qui l'avait fort étonné.

Je ne fis pas, alors, grande attention à ses paroles. Dans la semaine, nous fîmes une promenade au Mont Saint-Michel, et mon amie Charlotte Pinguet, dont peut-être vous vous rappelez le nom...

— Je me souviens. Charlotte Pinguet, qui était modiste rue de la Chaussée d'Antin.

— Oui, monsieur le comte. Eh bien ! comme nous venions d'entrer dans la salle de l'abbaye, dite des Chevaliers, Charlotte vous aperçut et vous reconnut au moment où vous alliez disparaître par une porte conduisant à une crypte souterraine.

— C'est lui, le monsieur de l'église", me dit-elle.

— Cette fois, je fus fort troublée, et je pensai tout de suite

que le mystérieux personnage pouvait être le comte de Rosamont.

C'est que j'avais reçu, le matin même, une lettre de la supérieure de la maison de Boulogne, m'apprenant la visite que vous aviez faite à cet établissement consacré aux enfants abandonnés.

Du reste, j'interrogeai mon amie, et le portrait qu'elle me fit de l'inconnu ne me laissa plus aucun doute.

Depuis, je n'ai pas cessé un instant de me demander pourquoi vous étiez venu à Avranches, j'ai passé par toutes les trames, je pourrais ajouter que depuis cette promenade au Mont-Saint-Michel, je n'ai pas vécu.

— Oh !

— Je voyais ma tranquillité et celle de mon fils menacées.

— Vous me donniez des intentions que je n'ai point.

— Votre présence dans la ville me permettait de tout supposer. Cependant j'étais parvenue à me rassurer, en me disant que, probablement, vous aviez quitté Avranches pour retourner à Paris, lorsque hier...

— Vous m'avez vu contre le pilier et reconnu.

La Dame en noir était visiblement troublée.

Après un court silence, le comte reprit :

— Madame, vous m'avez dit que ma présence dans cette ville vous avait causé de mortelles inquiétudes ; mais vous ne m'avez pas expliqué pourquoi vous étiez si inquiète parce que vous me saviez à Avranches.

— Mais, répondit-elle, je vous ai dit que je voyais ma tranquillité et celle de mon fils menacées.

— Comment ? En quoi ?

— Ne connaissant pas vos intentions...

— Mais comme je vous le disais tout à l'heure, vous ne pouviez les supposer que bonnes.

— Oui, c'est vrai ; mais quand une mère tremble pour le repos de son enfant, est-ce qu'elle peut raisonner ?

— Pourtant, je ne vois point...

— Ah ! vous ne comprenez pas !

— Je ne comprends pas, mais je demande à comprendre.

— Eh bien, monsieur le comte, puisqu'il faut vous le dire, mon fils ne sait rien ou presque rien de mon douloureux passé. Il est vrai que je n'ai pas à en rougir, mais j'aurais préféré que mon fils ignorât les souffrances que j'ai endurées dans le passé et le drame qui le rendit orphelin. Votre présence ici est de nature à réveiller tout ce passé douloureux.

— Je ne crois pas que ma présence ici puisse vous causer des ennuis, car personne ne me connaît, si ce n'est M. Mabilion, notaire honorable, M. Philippe Beaugrand, M. Edmond Joubert, Charles Balley, médecin militaire et mon amie Charlotte Pinguet.

Le comte resta un instant silencieux, comme hésitant ; puis il reprit :

— Ne pensons pas, en ce moment, à une révélation qui pourrait être faite à votre fils. Donc, laissons cela.

— Oui, oui, laissons cela !

— Voyons, madame, reprit le comte d'une voix mal assurée, qu'auriez-vous donc tant à redouter si vous-même appreniez à votre fils que vous avez été ma fiancée jadis.

— Non, non, jamais cela, jamais, jamais !

— Si vous m'y autorisiez, moi-même je pourrais l'instruire...

— Vous ! vous ! s'écria-t-elle avec une sorte d'épouvante.

— Il est telle circonstance dans la vie, répondit-il, où il est nécessaire de prendre une détermination, si pénible qu'elle soit.

— Quoi, vous oseriez !...

— On doit tout oser, quand il le faut.

— Quand il le faut ! répéta la Dame en noir comme un écho.

Elle eut un frémissement et regarda le comte avec une anxiété poignante.

— Madame, dit M. de Rosamont d'un ton presque solennel, veuillez, je vous prie, m'écouter avec toute votre attention : en sollicitant cette entrevue, que vous avez bien voulu m'accorder, je ne vous ai pas dit, je ne le pouvais pas dans une lettre — pourquoi je tenais tant à causer avec vous. Tout à

l'heure vous disiez que vous ne pouviez exercer aucune action sur mon existence, vous vous trompiez ; cette existence est, maintenant, dépendante de votre volonté, elle sera ce que vous la ferez, heureuse ou malheureuse.

— Monsieur le comte !

— Heureuse, oui, ou malheureuse, pour ne pas dire désespérée.

— Mais...

— Je vous en prie, laissez-moi continuer. Je ne veux pas vous parler du passé : ce serait reveiller des souvenirs extrêmement pénibles. Les reproches que vous avez le droit de m'adresser, je me les ai faits moi-même, et certainement avec plus de violence que s'ils étaient venus de vous.

Eh bien, oui, madame, j'ai pensé que je vous devais une réparation.

— Monsieur le comte, répliqua gravement la Dame en noir, je n'exige aucune réparation et vous ne m'en devez pas.

— Mais vous ne comprenez donc pas que c'est seulement dans cette réparation que le comte de Rosamont retrouvera la tranquillité qu'il n'a plus... en rentrant en paix avec sa conscience ?

Mme Clavière ne put s'empêcher de tressaillir, et elle dit :

— De grâce, monsieur le comte, où voulez-vous en venir ?

— A la réparation que je vous dois, et je la voudrais aussi complète et aussi éclatante que possible.

— Ah ! s'écria-t-elle éperdue, je crois comprendre.

— Oui, madame, oui, vous comprenez... Ai-je donc autre chose à faire qu'à vous offrir mon nom et à vous supplier de l'accepter ?

La Dame en noir était sous le coup d'une émotion indicible. Elle voulut répondre, la voix lui manqua.

— Maintenant, madame, j'attends, très anxieux, votre réponse.

Un pli amer se dessina sur les lèvres de la Dame en noir, et elle secoua douloureusement la tête :

— Ah ! songez-y ! s'écria M. de Rosamont, vos paroles vont mettre la joie dans mon âme ou me plonger dans un sombre désespoir.

Mme Clavière laissa échapper une plainte, passa la main sur son front et, après un pénible effort, répondit d'une voix oppressée :

— Monsieur le comte, vous ne soumettez à une des plus cruelles épreuves de ma vie, et, pourtant, Dieu sait si elles ont été nombreuses et douloureuses celles que j'ai déjà subies !... Oh ! je rends hommage à la générosité et à la délicatesse de vos sentiments, mais ce que vous demandez, ce que vous espérez, est impossible.

— Impossible, dites-vous ?

— Oui, monsieur le comte, impossible...

— Oh !

— Je ne suis plus Marie Sorel, je suis la veuve d'André Clavière, je n'ai plus dix huit ans, j'en ai quarante-cinq, et si j'ai conservé une apparence de jeunesse, qui rappelle un peu ce que j'étais autrefois, le malheur et des inquiétudes de toutes sortes, sans cesse renaissantes, m'ont singulièrement vieillie ; j'ai constamment vécu comme je vis dans cette ville, très retirée, presque dans l'isolement, je me suis habituée à cette existence, elle m'est chère et je n'y veux rien changer.

Ce n'est pas à mon âge, n'ayant plus d'illusions qu'au sujet de mon fils, que je puis devenir ambitieuse pour moi-même, et ce n'est pas d'une pauvre femme comme moi qu'on peut faire une comtesse.

Je n'ai pas à vous parler du noble caractère de celui qui fut mon mari pendant quelque temps, de ses sentiments généreux, de son grand cœur.

— Oui, oui, M. Clavière a été admirable.

— Eh bien, monsieur le comte, dans mon admiration, dans mon enthousiasme pour cet homme, pour ce mort, j'ai fait un serment.

— Un serment !

— Sentant bien que je devais renoncer pour toujours aux

joies de ce monde, j'ai juré de rester fidèle à la mémoire de mon grand mort, d'honorer ainsi le nom qu'il m'a donné et de consacrer ma vie tout entière à mon enfant,

—Mais un serment comme celui dont vous parlez ne saurait lier...

—Certaines femmes peut-être, moi, c'est différent, répliqua vivement Mme Clavière.

A son tour, le comte était fort troublé.

—Si vous n'avez pour vous aucune ambition, reprit-il, il faut bien que vous en ayez pour vos fils.

—Oui, certes, répondit-elle, les yeux étincelants, je suis ambitieuse pour mon fils, très ambitieuse même, et je compte bien qu'il rendra assez de services à son pays pour arriver à une haute position.

—Ne croyez-vous pas que pour arriver à cette haute position, le titre, le nom et la fortune que je lui offre l'aideraient puissamment ?

—Pardonnez-moi, monsieur le comte, Mme la comtesse de Rosamont ne vous a-t-elle donc point parlé de ma fortune ou plutôt de celle d'André ?

—Il n'a pas été question de cela entre nous.

—Eh bien, monsieur le comte, André Clavière, mon fils, possède une fortune qui dépasse actuellement vingt-cinq millions !

M. de Rosamont fit un bond sur son siège, et ouvrant de grands yeux ahuris :

—Quoi ! s'écria-t-il, il a une fortune royale, et il n'est qu'un pauvre petit sous-préfet !

—On est toujours petit avant de devenir grand, répondit doucement la Dame en noir.

Puis s'animant et avec une sorte d'orgueil :

—J'ai élevé mon fils dans l'ignorance de sa fortune, afin qu'il comprit mieux que tout homme doit travailler et ne compter que sur lui-même : j'ai tenu à le soustraire à ces entraînements, à ces écarts de conduite si funestes à la jeunesse, enfin j'ai voulu faire de lui un homme utile, un homme de cœur, un homme d'honneur !

—Tout ce qu'il est ! exclama le comte. Ah ! Marie, Marie, vous êtes la plus admirable des mères !

—J'ai aimé et j'aime mon fils, monsieur le comte, voilà tout !

Ah ! si vous saviez la douleur profonde que j'ai dans l'âme, vous auriez pitié de moi !

Mme Clavière s'était mise à pleurer. La douleur de cet homme qu'elle avait aimé la remuait jusqu'au fond de l'âme.

—Ah ! vous pleurez, vous pleurez ! s'écria-t-il. Marie, ayez pitié de mes souffrances ! Tenez, c'est à genoux que je vous implore.

En parlant, le comte s'était agenouillé et il tendait ses mains suppliantes vers son ancienne fiancée.

—Relevez-vous, monsieur le comte, de grâce, relevez-vous ! dit vivement la Dame en noir.

—Il obéit. Et, lentement, dans l'attitude d'un criminel qui va entendre sa condamnation, il attendit.

—Monsieur le comte, reprit Mme Clavière, vous souffrez, vous souffrez beaucoup, je le vois ; mais croyez-vous donc que je n'ai pas aussi mes douleurs, mes souffrances ? Vous implorez ma pitié ; eh bien, oui, je vous prends en pitié, et Dieu m'est témoin que je voudrais pouvoir mettre un terme à vos agitations, en vous rendant la paix avec vous-même.

—Mais puisqu'il dépend de vous que je vive en paix.

La Dame en noir secoua la tête.

—Suivant votre idée, monsieur le comte, répliqua-t-elle en se dressant debout ; mais vous devez renoncer à vos projets. Je vous le dis encore, ce que vous demandez est impossible. J'ai fait un serment, je ne le trahirai point ; jusqu'à ma mort, je resterai fidèle à la mémoire de l'ami généreux qui devint mon mari lorsque vous abandonniez votre fiancée :

M. de Rosamont, qui avait tenu sa tête inclinée sur sa poitrine, se redressa.

Il était affreusement pâle et avait le regard fiévreux.

—Marie, prononça-t-il avec un accent de douleur profonde, j'avais rattaché ma vie à un espoir, vous me l'enlevez violemment ; me voici maintenant comme un malheureux perdu dans le désert et qui, ne sachant plus de quel côté diriger ses pas, s'abandonne au désespoir et s'affaisse sur le sol pour attendre la mort.

Que vais-je devenir ? Je n'en sais rien. Tout m'est défendu, je n'ai plus rien à faire en ce monde, ma vie est finie ! Oh ! je n'ai pas à récriminer, à faire entendre des plaintes ; condamné, j'ai mérité mon sort.

La Dame en noir était, elle aussi, d'une pâleur de cire.

—Monsieur le comte, s'écria-t-elle avec une sorte de torreur, vous ne pouvez pas, vous ne devez pas être un désespéré ! Mon Dieu, mais il n'y a rien de changé dans votre existence, vous n'avez qu'à oublier...

Les lèvres de M. de Rosamont se crispèrent amèrement.

—Oublier, oublier ! fit-il avec effort ; pour cela, il faudrait que je perdisse la raison. Eh bien ! j'oublierai peut-être, car je me sens devenir fou !

Mme Clavière fit un pas vers lui. Mais les paroles qu'elle allait prononcer s'arrêtèrent sur ses lèvres.

Tous deux venaient d'entendre une porte s'ouvrir, et ils écoutaient maintenant un bruit de pas dans la chambre voisine, qui était celle d'André.

—C'est lui ? dit la Dame en noir presque à voix basse.

Et immobiles, frémissants, ils se regardèrent avec effarement.

Le sous-préfet était venu pour prendre quelques papiers qui lui étaient nécessaires. Ne les trouvant pas dans sa chambre, où il croyait les avoir laissés, il pensa que, probablement, il les avait placés sur un meuble du petit salon. Il en ouvrit brusquement la porte et resta stupéfié à la vue de sa mère et du comte de Rosamont, qu'il reconnut aussitôt, tous deux pâles et tremblants.

L'attitude du comte, et plus encore celle de sa mère qui, chancelante, s'appuyait contre un meuble, jeta dans son esprit une subite clarté.

Dans toute autre circonstance, trouvant sa mère avec quel qu'un, il aurait refermé la porte et se serait discrètement retiré. Au lieu de cela, devenant blême, très grave, il s'avança jusqu'au milieu du salon.

Il avait en même temps les yeux sur le comte et sur sa mère. Celle-ci, pour ne pas tomber, s'accrochait au meuble qui lui servait d'appui, et regardait tour à tour le comte et son fils avec une expression d'horrible angoisse.

Silencieusement, M. de Rosamont s'avança vers André, lui tenant la main.

Le sous-préfet garda ses bras pendants et, froidement, avec un visage de marbre, il s'inclina devant l'ancien ambassadeur.

Celui-ci jeta du côté de Mme Clavière un regard éperdu, prit son chapeau et sortit en chancelant comme un homme ivre.

André n'avait pas fait un mouvement. Il restait immobile, raide, comme pétrifié.

X

LA CONFESSION

Au bout de quelques instants, ayant repris son sang-froid, la Dame en noir se redressa.

—André, dit-elle, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme, est ce que tu n'as pas reconnu la personne qui se trouvait avec moi ?

—Si, ma mère, j'ai parfaitement reconnu M. le comte de Rosamont.

—Tu lui as fait un singulier accueil.

—Comment cela ?

—Tu n'as pas mis ta main dans celle qu'il te présentait, il peut s'être trouvé offensé.

—Je ne pouvais que saluer M. le comte de Rosamont — ce

qu'il a fait — avec tout le respect qu'on doit à un ancien diplomate et à un homme de son âge.

— Tu aurais pu lui adresser quelques paroles, balbutia Mme Clavière.

Lentement, elle s'était rapprochée et elle interrogeait anxieusement la physionomie du jeune homme, qui répondit :

— M. le comte de Rosamont ne m'a rien dit, je n'avais pas à lui répondre.

— André, tu es contrarié.

— Ma mère ! ..

— Oh ! je vois bien qu'il t'a été désagréable de voir ici M. de Rosamont.

— J'ai été surpris, j'en conviens, mais ..

— M. le comte de Rosamont est de passage dans cette ville, il m'a fait demander la permission de me faire une visite et je n'ai pas cru devoir refuser de le recevoir.

— Mais, ma mère, n'es-tu pas toujours libre de recevoir chez toi qui il te plaît ?

— Oui, sans doute ; mais j'ai reçu M. de Rosamont, et tu n'es pas content, André, je devine là, sous ton front, des pensées ..

— Eh bien, oui, ma mère, il y a dans mon cerveau un chaos de pensées tumultueuses.

— Mon Dieu, mais pourquoi cela ?

Le jeune homme resta un instant silencieux, puis, brusquement :

— Ma mère, j'ignorais que tu connaissais M. le comte de Rosamont ; y a-t-il longtemps que tu le connais ?

— Oui, longtemps.

— Depuis ton mariage ?

— Non, avant.

— Connais-tu aussi Mme la comtesse de Rosamont ?

— Oui, André, je l'ai connue.

— Est-ce que cette dame est à Avanche avec son mari ?

— Mme la comtesse de Rosamont n'existe plus.

— Ah ! fit le jeune homme avec un imperceptible tressaillement.

Il resta encore un instant silencieux, comme hésitant ; il passa la main sur son front brûlant, et prenant une détermination, il reprit :

— Ma mère, il est des choses graves dont je ne voulais pas encore t'entretenir, mais puisque l'occasion s'en présente aujourd'hui, je ne crois pas devoir garder le silence plus longtemps.

— André, mon fils, s'écria la Dame en noir dont les traits se contractèrent, tu m'effrayes ! Mon Dieu, que veux-tu dire ?

Le sous-préfet prit la main de sa mère, la conduisit à un fauteuil et, l'ayant fait asseoir, il prit place en face d'elle dans un autre fauteuil.

La pauvre mère, toute tremblante, le regardait avec effarement.

— Tout d'abord, chère mère, reprit André très ému, je dois te dire que rien au monde ne saurait, je ne dis pas détruire, mais seulement altérer mon affection pour toi, ma tendresse filiale, mon respect, ma vénération.

— Mon fils !

— Va, toujours et quand même, une mère comme toi doit être aimée, adorée de son fils !

— André, je tremble !

— Non, non, tu ne dois pas trembler ; tu vois bien, tu sens bien que tu n'as rien à redouter de ton fils. Ma mère, il ne faut pas qu'il puisse y avoir un nuage entre nous ; je ne veux pas garder certaines pensées douloureuses, certains doutes qui, trop longtemps cachés, pourraient faire naître en moi quelque sentiment mauvais. Tout, ma mère, tout doit être commun entre nous ! Un fils comme moi ne doit rien dissimuler à sa mère adorée.

— Mon Dieu, mais où veux-tu en venir ?

Ma mère, je sais depuis quelques jours les événements douloureux qui ont eu pour résultat la mort de mon père. Mais on ne m'a pas dit le nom de celui qui après s'être fiancé avec toi t'a abandonnée.

La Dame en noir se dressa debout d'un seul mouvement, les yeux hagards.

— Qui t'a dit cela ? exclama-t-elle d'une voix rauque.

— Oh ! cela importe peu ; une personne inconnue m'a mystérieusement remis un manuscrit que j'ai lu. Cette personne inconnue — un homme — a pensé, ou deviné que j'ignorais encore certains faits et, dans mon intérêt, il me les a fait connaître.

Mme Clavière poussa un sourd gémissement et courba la tête.

Puis, elle fit à son fils le récit de tout ce qui s'est passé et elle ajouta :

— André, voilà la vérité, je te le jure !

— Eh bien, ma mère, tu n'as pas exagéré en disant que ton mari était le plus noble, le plus généreux, le plus admirable des hommes... Ah ! tu aurais pu dire aussi le plus grand ! Je porterai son nom avec fierté, m'efforçant constamment de me rendre digne de ce grand mort, dont tu m'as appris à vénérer la mémoire.

Après un silence, le jeune homme reprit :

— Ma mère, on ne m'a pas appris de qui tu étais la fiancée. Mais je ne le demande pas, je n'ai plus à te le demander. Tout à l'heure, quand je suis entré dans ce salon, ton attitude et celle de M. le comte de Rosamont ont jeté dans mon esprit une clarté subite ; j'ai trouvé que c'était M. le comte de Rosamont. Je ne me suis pas trompé, n'est-ce pas ?

La Dame en noir répondit par un mouvement de tête.

Elle poussa un long soupir puis se redressant brusquement, les prunelles étincelantes :

— André, s'écria-t-elle d'une voix frémissante, tu as maintenant le droit de tout savoir, je vais donc tout te dire...

— Ma mère, je ne voudrais pas...

— Quoi ?

— T'obliger à une confidence douloureuse.

— André, quand une mère pense qu'il est de son devoir de n'avoir plus rien de caché pour son fils, rien au monde ne saurait l'empêcher de parler. Du reste, rassure-toi, il ne me sera pas aussi pénible que tu le crois, de te faire ma confession. Je vais te dire tout, et quand tu sauras tout, tu jugeras ta mère !

Ecoute, d'abord, mon fils, écoute.

André s'assit sur un tabouret aux genoux de sa mère, dont il prit une main dans les siennes.

— André, reprit la Dame en noir d'une voix presque calme, depuis mon mariage et depuis ta naissance, ma vie a toujours été la même, je n'y ai rien changé ; tu m'as toujours vue habillée de noir, ce qui m'a valu le surnom de la Dame en noir ; mais, va, je puis te le dire, c'est moins dans mon vêtement que dans mon cœur que je porte le deuil d'André Clavière.

Ce que je suis maintenant et depuis ta naissance, tu le sais ce que j'ai été avant mon mariage, tu vas le savoir.

Elle raconta.

Elle apprit d'abord à son fils comment, devenue orpheline, elle avait quitté Longereau et était venue à Paris chez sa tante et marraine, qui lui avait appris son état de couturière ; comment, après la mort de sa tante, ayant dû se séparer de son oncle, Joseph Gallot, elle était entrée comme demoiselle de magasin dans une maison de confiserie.

Elle raconta ensuite comment elle avait aimé le comte de Rosamont, qui s'était fait connaître à elle sous le nom de Lucien Gervois, se disant employé dans un établissement financier.

— Je l'aimais, continua-t-elle, je me fiançai à lui, j'avais l'espoir qu'il m'épouserait. J'ai agi librement, subissant l'entraînement de mon cœur.

Elle dit ensuite comment avait eu lieu la rupture. Comment André Clavière, qu'elle ne savait pas à Paris, était venu la trouver, lui avait appris que Lucien Gervois était un faux nom que s'était donné le comte Maxime de Rosamont et que celui-ci était à la veille d'épouser Mlle Louise de Noyons.

Elle poursuivit en racontant comment et pourquoi André Clavière l'avait supplié d'accepter son nom, ce qu'elle avait

fait pour qu'il renonçât à son projet, qui était de se tuer, si il ne l'épousait pas.

Le jeune homme l'écoutait sans l'interrompre, tour à tour indigné et saisi d'admiration, et comme suspendu à ses lèvres.

Il était haletant, frémissant, et ses diverses impressions se reflétaient sur son visage convulsé, dans l'expression du regard et les crispations des lèvres :

Après un nouveau silence, la Dame en noir reprit :

Le malheureux était résolu, et moi convaincue que, désespéré, il ne reculerait pas devant le suicide. Que devrais-je faire ? Je me le demandai, et après avoir réfléchi, comme je pouvais le faire ayant l'esprit troublé, je m'imaginai que je pouvais rendre la tranquillité à André Clavière et l'empêcher de se donner la mort,—en en finissant moi-même avec la vie.

—Tu as eu la pensée de te suicider ! exclama le jeune homme.

—Plus que la pensée, car je passai du projet à l'exécution.

—Oh !

—J'allumai le charbon et, étendue sur mon lit, j'attendis la mort.

—Oh ! ma pauvre mère ! Mais comment as-tu été sauvée ?

—Mon dernier souffle de vie allait s'éteindre, lorsqu'un violent coup d'épaule enfonça la porte de ma chambre. C'était lui, André Clavière, qui m'arrachait à la mort !

Hélas ! c'était lui qui devait mourir. J'acceptai de devenir sa femme, et quelque temps après, il se battait en duel et il tombait mortellement frappé par son adversaire.

—Et cet adversaire était ?

—Ce qu'il est encore aujourd'hui, s'il est toujours de ce monde, un misérable !

—Ma... son nom ?

—Il s'appelle le baron de Simiane.

—Le frère de Mme Beaugrand !

—Oui. Mais, André, ne parlons pas de cet homme, qui, depuis la mort d'André Clavière, a commis toutes sortes d'attentats et de crimes. Ce qu'a fait ce misérable, on te l'apprendra un jour, probablement.

Je joignis les mains, et les yeux vers le ciel. Et c'est, à ce moment, André, que je jurai de consacrer ma vie toute entière à mon enfant.

A présent que tu sais tout, André, dis quel châtement a mérité ta mère !

Et comme une martyre, la Dame en noir se dressa debout et se courba devant son fils.

Le jeune homme se releva, entoura sa mère de ses bras, l'étreignit fortement et, d'une voix étranglée par les sanglots, il s'écria :

—Ah ! ce que tu mérites ! Ce serait, si c'était possible, d'être aimée de ton fils mille fois plus encore ! Car toutes tes douleurs, toutes tes souffrances te rendent infiniment plus chère à mon cœur !

—Ah ! ma mère bien-aimée, la plus noble et la plus admirable des mères !... Va, je savais, j'étais bien sûr qu'il n'y avait rien dans ton passé qui put seulement altérer mon affection et mon respect pour toi !

La pauvre mère était toute tremblante et pleurait à chaudes larmes.

—Ah ! André, mon cher fils, dit-elle, je pensais bien que tu ne pourrais pas avoir de mépris pour ta mère.

—Je t'aime, je t'aime ! exclama le jeune homme avec exaltation, et plus que jamais, sache-le bien, tu mérites mon adoration !

Ils se tenaient étroitement enlacés, et pendant un instant on n'entendit qu'un bruit de baisers, au milieu de sanglots et de soupirs étouffés...

Après cette crise d'attendrissement et de larmes, ils s'assirent sur le canapé tout près l'un de l'autre et se tenant les mains.

—Mon fils, mon André, murmura la Dame en noir, si tu savais comme l'apaisement vient de se faire dans mon âme ! C'est que, vois-tu, j'ai souffert, énormément souffert de te ca-

cher ce que tu sais maintenant. Il me semble que, délivrée d'un poids énorme qui m'écrasait, tout se dilate en moi ; c'est comme une douce et vivifiante rosée que tu as fait tomber goutte à goutte dans mon pauvre cœur endolori. Ah ! André, André, tu me rends trop heureuse !

—Trop heureuse, non, car pour moi tu ne le seras jamais assez, répliqua-t-il.

Ils s'embrassèrent encore.

Puis après un assez long silence :

—Chère mère, reprit le jeune homme, puis-je te demander pourquoi M. le comte de Rosamont t'a fait prier de le recevoir, et peux-tu me dire de quelles choses il avait à t'entretenir ?

—A présent, André, je n'ai plus à te le cacher. M. de Rosamont est depuis quelques temps déjà à Avranches.

—Ah !

—Il a beaucoup hésité—il avait des craintes—à se présenter devant moi.

—Je le comprends parfaitement.

—Le comte de Rosamont souffre, il est malheureux.

—D'avoir perdu sa femme ?

—Oui, sans doute, car la comtesse de Rosamont était une noble femme, plus grande encore par le cœur que par son nom : elle possédait d'incomparables qualités et a été une épouse bonne et dévouée. Mais si le comte est affligé de la perte de sa femme, il souffre plus encore de l'isolement où il se trouve aujourd'hui.

—Voilà ce qu'il est venu t'apprendre ?

—Il est venu à moi, espérant que je pourrais le consoler.

—Ah ! Et de quelle façon croit-il que tu puisses être une consolatrice ?

—Il a le vif regret du mal qu'il a causé et, autant qu'il est en son pouvoir, il voudrait le réparer.

—Comment l'entend-il ?

—Il m'a offert son nom.

—Vraiment ? M. le comte de Rosamont veut bien, aujourd'hui, épouser la veuve d'André Clavière ! Ma mère qu'as-tu répondu à M. de Rosamont ?

—Que ce qu'il me demandait était impossible, que je voulais rester fidèle à la mémoire d'André Clavière et conserver toujours le nom qu'il m'a donné.

—C'est bien, cela ! Ah ! je te reconnais, et comme je suis fier de ma mère !...

FIN DE LA DOUZIÈME SÉRIE.

La 13e série a pour titre : *SOUFFRANCE INCONNUE.*

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

MUSIQUE NOUVELLE

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franco sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 24 morceaux \$1.00
Album, Exposition, 10 morceaux 75c.

MORCEAUX

- La Fée des Faux, L. Gastinel..... 40c.
- Poésies de Lamartine, L. Barrollhot..... 60
- Heures de Rôverio, L. Gastinel..... 60

CHANSONS FRANÇAISES

Avec musique et accompagnement à 15cts.

- Il était là, J. Poniatowski
- Portrait, M. de Barrival
- Paquerotte, C. Michaud
- Le Reine des Fleurs, Mlle J. Martin
- Goutte de Rosée, A. Boïoldi
- Chansons du mois de Mai, Emilio Durand
- L'Aryon, Victor Massé
- Le Jeune Poète, A. de Longperier
- La Louange de Sylvio, Emilio Durand
- Reine des Fleurs, A. Reichardt
- L'Étoile du Matin, P. Soulté
- Le Vieux Chêne, F. Godefroid
- Doux Rêve, D. F. E. Aubert
- Le Rêve Etellé, Emilio Durand
- Yvonne au Cœur de Marbre, Bazzoni
- Le Régiment qui Passa, A. Poulhiès
- Un Rêve de Carnaval, V. Mela
- La Jonque des Amants, A. Gouzien
- Nanette, Victor Massé
- Chanson de Fortunio, Alfred de Musset
- Chanson de la Rivonose, A. Kottenus
- Chanson Gaélique, Sir Walter Scott
- Suzanne, Victor Massé
- Aubade, Victor Hugo
- Pensez à Moi, L. M. Gottschalk
- Mourir ou se Vanger, M. Am. Busion
- Chemin Faisant, E. Boulanger
- La Belle Toscane, L. Gordigliani
- Un Premier Amour, F. Hérot
- Le Revue de l'Italie, T. Ritto
- La Pauvre Marie, A. Barbier
- Mandoline, Victor Massé
- L'Espagnol de la Rue Bréda, J. P. Christmann
- Frère et Sœur, Henri Pottler
- La Jeune Fille et l'Écho, L. Gaillard
- O Salutaria, A. de L. Grimoard
- 6 Mélodies, C. M. de Wobor.
- Le Palanquin, Emilio Durand
- Une Nuit de Mai, J. J. Masset

CHANSONNETTES FRANÇAISES

Avec musique à 10 cts.

- Fanfan la Tulipe, L. Varney
- Fanfarlucho, L. Serpette
- Dix Jours aux Pyrénées, L. Varney
- La Fête Dieu, F. Boissière
- Les Petits Mousquetaires, L. Varney
- Le Roi Carotte, J. Offenbach
- Le Tour du Monde, F. Boissière
- Chanson de la Cosaque, Hervé
- Carême et Mardi-Gras, J. Uzès
- L'Oiseau Bleu, Ch. Lecocq
- Le Père la Mino, G. Chidone

MENUETS

- Souvenirs de la Marquise, par R. Lollévro... 20c.
- Menuet Favori, par Mozart..... 25
- Célèbre Menuet, par Boccherini..... 25
- Menuet, (composé en dormant) Bach..... 10
- Petit Menuet, Julio Amotony..... 15
- Menuet sentimental, Chas. Neustadt..... 20
- Menuet Favori, E. Nollé..... 20

MARCHES

- Petite marche Fantaisiste, par René Lollévro 15c.
- Marche Funèbre, par Chopin..... 25
- Buglottes, par Mathieu-Manliangis..... 20
- La Marche du Régiment, Carman..... 15
- Marche Funèbre, Chopin..... 20
- Deuil de Cavalier, par G. Micheuz..... 25

GALOPS

- For Evor, (Brillant) par L. Ducollet..... 25c
- Ventre-à-Torri, par P. Chardon..... 25

VALSES

- Valse Célèbres, par Beethoven..... 35c.
- Exposition Paris, par Félix Gillès..... 15
- Edison, par A. de la Gravollère..... 30
- Riffol, par Jules Vassour..... 25
- Valse Caprice, Marius Carman..... 20
- Valse No. 1, F. Chopin..... 20
- Blanches Colombes, par B. T. Missler..... 20
- Yvonne, par G. Micheuz..... 25
- L'Esquif, par Flammit..... 25
- Valse Célèbre, par F. Chopin..... 30
- Les Almôses, (valse de salon) par E. Bounaud..... 35
- Souvenir du Prater, (Valse viennoise) par B. T. Missler..... 35
- Flots argentés, (Grande valse) par A. Coodés..... 35
- Dans les Lilas, par J. Desmarquoy..... 35
- Rêve d'Azur, par Gustavo David..... 35
- Ciel Etoile, par Gustavo David..... 35
- Po 1 les Belles Personnes, par Alfred Guillot..... 35
- Feuilles d'Automne, (Valse brillante) par Arthur David..... 35
- L'Éclat du rire " par Anatole Lantelmo..... 35
- Belle de Nuit, par C. Blancard..... 35
- Gitana, (Valse Espagnole) par Richard Céré..... 35
- Flour de Neige, par Noël Stalars..... 35
- Algérie, (grande valse de salon) par E. Daniel..... 40
- Soldarilé, par E. Deransart..... 40
- Perle d'Asie, par P. Rupès..... 50

POLKA

- Victoria, par Louisé Springuel..... 20c.
- La Tour Eiffel, par G. Strauss..... 25
- Le Pays des Fées, par G. Florentino..... 25
- Pantins et Ficelles, par Ch. Merolly..... 20
- Risette, par P. D. Peters..... 25
- Le chant du Ruisseau, par L. Dessaux..... 15
- Bébé Polka, par L. Barinçon..... 15
- Alice do par J. Desmarquoy..... 25
- Polka des Chiens, par F. Léon..... 25
- Sens Dessus Dessous, par C. Fagès..... 25
- Polka des Étoiles, par P. Sauvières..... 25
- Polka des Fauvettes, par A. d'Hack..... 30
- Polka Marche, par P. Fauchey..... 30
- Patati-Patata, par C. Fagès..... 35
- Polka des Zèbres, par Flamminio..... 35
- Brise de Mer, (4 mains) par B. T. Missler..... 40

QUADRILLES

- Les Lanciers, (le vrai quadrille) par G. Fangier..... 25c
- Les Femmes de Paul de Kock, (brillant) par Léon Duffis..... 25
- Saute-Mouton, (brillant) par C. Meyer..... 25
- La chasse au Mari, par Flamminio..... 25

MAZURKA

- Helena, par E. Provincial..... 25c
- Célèbre Mazurka, par Chopin..... 25
- Première Mazurka de salon, par M. Jallou..... 30
- Volupté, par F. Poncet..... 30

POLKA - MAZURKA

- Loup y es-tu, par A. de Verville..... 20c.
- Alsace Lorraine, par Emilio Damoron..... 25
- Brin d'herbe, par J. Demarquoy..... 25
- L'Indiscrète, par Gustavo David..... 35
- Miss Mary, par E. Daniel..... 35

WALTZES

- Cagliostro, Straus..... 20c.
- Vienna Children, Straus..... 20
- Bocaccio, Suppe..... 10
- Flowers of Spring, Reissiger..... 10
- Peri, C. d'Albert..... 10
- Estimation, Léon..... 10
- Lallah, Amanda Kennedy..... 10
- Little Daisy, Richard Stahl..... 10

POUR LE BANJO @ 10 CTS

- Every body has a trouble of his own, H. C. Talbert
- Black Tulip, F. H. Gruendler

SCHOTTISCHES @ 10 CTS

- Ella, F. Livingston
- Manola, Woodlawn
- All around the world, Warren

MORCEAUX DE SALON

- Fantaisies, etc.
- Espanola, par A. Docq..... 20c.
- Heures de Solltudo, par A. Mancaou..... 40
- Rondo, par Mozart..... 20
- Prélude, par Georges Zisso..... 15
- La Pyrrhique, par G. Schmitt..... 20
- Gavotte, par Bach..... 15
- Boléro de la Gaza Ladra, par Rossini..... 20
- Ballet, par Gluck..... 10
- Schorzo, par Beethoven..... 15
- Quasi una Fantasia, par Beethoven..... 30
- Barcarolle, par Mendelssohn..... 20
- Caquetoage, par E. Cazanouvo..... 35
- 2de Polonaise, par F. Guzman..... 50
- Sérénade du Gondolier, par E. Cazanouvo..... 35
- Un Rêve d'Amour, C. de Bernardi..... 35
- Romance sans Paroles, par Mendelssohn..... 30
- Les Jeunes Athlétionnes, par Sacchini..... 15
- Saute ma Gazelle, par Henry Duvernoy..... 20
- Sérénade, par Schubert..... 20
- La Truite..... 20
- L'Aurore, (romance sans paroles) par A. Docq..... 35
- Braveura, (Gavotte) par Désiré Høyberg..... 40
- Pastorale, par Georges Schmitt..... 25
- 3mo Nocturne, par Field..... 20
- Sérénade de Don Juan, par Mozart..... 20
- 3mo Nocturne, par Chopin..... 25
- Aubade, par Schubert..... 20
- 3mo Polonaise, par Chopin..... 25
- Prem or Prélude, par Bach..... 25
- Cavatino du Barber de Séville, par Rossini..... 25
- Vieille Chanson, par Ch. Nouze..... 25
- Appassionata, par Julien Quignard..... 35
- Castor et Pollux, par Rameau..... 10
- 2mo Nocturne, par Chopin..... 25
- Romance sans Paroles, par L. Ratz..... 25
- Le Pollicinello, G. Garibaldi..... 15
- Le Tambour..... 15
- Le Fils..... 15
- Le Pistolot..... 15
- Le Pantin..... 15
- Chansons d'autrefois, M. Carman..... 15
- Danse du XVIIIe siècle..... 15
- Fête Brotonne..... 15
- Menuetto Capricioso..... 15
- Schorzettino..... 15
- Feuille d'Album, Jules Schulhoff..... 15
- Don Juan, J. Hummel..... 20
- Boliarlo..... 20
- Flute Enchantée..... 20
- Solltudo..... 20
- Troisième-Idylle, Chas. Neustedt..... 20
- Berceuse, J. O'Kelly..... 20
- L'Automne, Mce. Decourcelle..... 25
- Dors, Chor Amour, (Berceuse) par G. Ehrman..... 20
- Dernière Pensée, par Weber..... 20
- Frappe-moi, (extrait de Don Juan) par Mozart..... 25
- Prière de Moïse, par Rossini..... 25
- L'Adieu, par R. Schumann..... 25
- Le Printemps, (Romance sans paroles) Mendelssohn..... 40
- Dans les Étoiles, par Ch. Lecocq..... 35

DUOS @ 10 CTS

- Beauties of Paradise, Snow
- Valse Mignonne, do
- Quadrille, do
- See-Saw Waltzes, G. E. Jackson
- Parade March, Josef Low
- Stéphanie, G. E. Jackson
- Caprice Menuet, R. do Vilbac
- Waves of the Ocean Galop, Woodlawn
- Friendly Pastime, Farmer

POLKA @ 10 CTS

- Always Gallant, P. Fahrbach
- Farwell, T. H. Klein
- Fun of the Roller Skates, F. A. Jewell
- The little Bell, Hamilton
- Starry Eyes, F. A. Jewell
- Fleurette, L. Gobbaerts
- Adrienne, Amanda Kennedy
- Addio, Sampson
- The Sailor Boy, Jewell
- Bella Bocca, Waldtoul
- St. Botolph, N. K. Bacon
- Tulip, H. Lichner

QUICKSTEP @ 10 CTS

- Wood-Up, J. Holoway



PLUS QUE SATISFAISANT. 4
66 CHEEVER PL., BROOKLYN N.-Y., 19 Juin '01.

Durant 12 ans mon fils souffrait de spasmes. Il tombait tous les 15 jours, mais plus récemment c'était une ou deux fois la semaine. Nous allâmes chez les médecins les plus distingués mais sans obtenir de soulagement. Naturellement nous commençâmes à perdre l'espoir de le guérir quand nous entendîmes parler du Tonique Nerveux du Père Koenig. En ayant acheté à titre d'essai nous devons vous dire que le résultat a été des plus satisfaisants. Voilà 3 mois de cela et mon fils complètement guéri, n'a pas été malade depuis. Veuillez bien recevoir nos remerciements. Votre fameux remède l'a sauvé. Assurément dans la condition où il se trouvait il aurait vite succombé. C'est notre opinion que votre excellent remède l'a guéri.

DAMEM. MOLONY.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, 17 Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.

À Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.
À Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

Grande Sensation !

LES

CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c. — seulement — 15 c.

17 c. — par la poste — 17 c.

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour **LES CHEVALIERS DU POIGNARD**, contenant 260 pages grand format, que **LE SAMEDI** vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

POIRIER, BESSETTE & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

AVIS SPECIAL

ANNETTE VALSE Grande réduction de prix.
Prix réduit de 60 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 CTS.

Poirier, Bessette & Cie, 516 Rue Craig.

- Liste des numeros parus dans la Bibliothèque a Cinq Cents
- Le Banquet des Pirates, 1re série.
 - L'Archipel en feu, 2e série.
 - Tancrède de Rohan.
 - Le Petit Vieux des Batignoles.
 - La Rose Blanche, 1re série.
 - Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2e série.
 - Le Pêche ar de Perles, 1re série.
 - Les Frères de la Cote, 2e série.
 - Les Voleurs du Chevaux, 1re série.
 - La Chasse aux brigands, 2e série.
 - Le Peau Rouge, 3e série.
 - Le Crime de Pierrette, 1re série.
 - La Révélation, 2e série.
 - Colomba 1re série.
 - La Vengeance Corso, 2e série.
 - La Foule égarée, 1re série.
 - L'Invasion, 3e série.
 - Le combat de Falkenstein, 3e série.
 - L'Honnête Criminel.
 - Le bureau de Poste de St Martin-le-Mont, 1re série.
 - Bonheur et malheur, 2e série.
 - Valérie, 3e série.
 - L'Héritage Fatal, 1re série.
 - Le Juttatoro, 2e série.
 - La Jeune Indienne, 1re série.
 - Partie pour le Canada, 2me série.
 - Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série.
 - La Fille de Margarete, 2e série [série].
 - Le Diamant Caché, 1e série.
 - Camille, 2e série.
 - Le Testament du Commandeur, 3e série.
 - Une Famille Corse [série].
 - La mort de Pierre Duvernay, 1re série.
 - La Folle, 2e série.
 - Le Sacrifice de Germaine, 3e série.
 - La Vengeance de Dieu, 5e série.
 - La Justice de Dieu, 5e série.
 - Glinéra.
 - La Chasse à l'Héritage, 1re série.
 - Le bal Masqué, 2e série.
 - Les Deux Sœurs, 3e série.
 - Le Revengant, 1re série.
 - Tom Sandons, 2e série.
 - L'Œil de Vichnou, 3e série.
 - L'homme à l'oreille cassée, 1re série.
 - Le colonel Fougas, 2e série.
 - Vous de Haine.
 - 1re série, Le Chat du bord.
 - 2e " La Bruite-Gueule.
 - 3e " Philopen lo Poulpican.
 - 4e " Chouans et Républains.
 - 5e " coups de fusil.
 - 6e " L'Enlèvement de Jeanne.
 - 7e " Kermoo.
 - 8e " A la Baïonnette.
 - 9e " Le secret de Philopen.
 - 10e " Crochetout.
 - Le dernier des Trémolin.
 - Le mangou de Poudre.
 - L'Assassinat de Versailles.
 - Le crime de la rue St Laurent.
 - 1re partie, Le Meurtre.
 - 2e " La chienne à l'Homme.
 - 3e " L'Expiation.
 - 4e " La mort d'un Forçat.
 - 1re partie, L'Érasiou du Baigne.
 - 2e " Forçats et Gendarmes.
 - 3e " La mort de Rouget.
 - Le condamné à Mort.
 - 1re partie, Le Mort Ressuscité.
 - 2e " L'Echafaud.
 - Les Ecumours de Rivières.
 - 1re partie, Les débuts du Bossu.
 - 2e " A la recherche de son Père et fils [Père].
 - 3e " Père et fils [Père].
 - Vingt ans à la Bastille.
 - L'Assassiné Vivant.
 - 1re partie, Le Crime.
 - 2e " Disparu.
 - 3e " Le Défective et 1re partie de Floréal.
 - Floréal, 1re partie.
 - 2e partie, Dans les Mines.
 - 3e " La famille Charlot.
 - Sans Cœur 1re série.
 - La Voix Maudite, 2me série.
 - Le Fou, 3ème série.
 - Le Mariage ou l'Echafaud, 1re série.
 - L'assassin de sa Femme, 2e série.
 - Le Mari empoisonné, 3e série.
 - Une misérable fin, 4e série.
 - Les Jeunes Filles de Paris, 1re série.
 - Les Mauvaises Langues, 2e série.
 - Le Secret d'une Morte, 3e série.
 - Le Cœur et l'Honneur, 1re série.
 - Yvresse du Cœur, 2e série.
 - Désespoir et Suicide, 3e série.
 - Les Mariages d'Intérêt.
 - 1re série, Un Mariage d'Inclination.
 - 2e série, Un Duel au Mariage.
 - 3e série, Les Mariages d'Amour.
 - 4e série, Un Mariage Heureux.
 - Les Deux Rivaux, 1re série.
 - Doux Epreuves, 2e série.
 - Le Mariage Rompu, 3me série.
 - La belle suicidée, 4ème série.
 - Lo Pardon.
 - 1ro série, Les Fiançailles.
 - 2e série, Le Devoir et l'Honneur.
 - 3e série, Les Tempêtes du Cœur.
 - 4e série, Un Double Mariage.
 - Grazzella, 1ro série.
 - Uno Tombo, 2e série.
 - Lo Fou par Amour.
 - Les Brigands, 1ro série.
 - Une nuit d'angoisse, 2e série.
 - La Maison du Frano, 3e série.
 - Le Beau-François, 4e série.
 - Lo Loup dans la Bergerie, 5e série.
 - La Revanche de Vasseur, 6e série.
 - Lo Vol et l'Amour, 1e série.
 - L'Epreuve, 2e série.
 - Lo Malfaitour, 3e série.
 - Jo vous tuera!, 4me série.
 - Vendu par son Père, 1e série.
 - Les angoisses d'un Père, 2e série.
 - Lo bon Ange, 3e série.
 - Lo Coupable, 4e série.
 - Uno Révélation Périble, 5e série.
 - Un coup de théâtre, 6e série.
 - Les chevaliers du couteau, 1re sé.
 - La lettre enchantée, 2e série.
 - Un Drame dans un puits, 3e série.
 - Amour! Amour! 4e série.
 - Les Gueux, 5e série.
 - La Fille de la Victime! 6e série.
 - La Sentence, 7e série.
 - Uno Légende Indienne, 1re série.
 - Lo Sorcier, 2e série.
 - La Vengeance d'une Fenime.
 - Deux Haines, 4e série.
 - Les Deux Orphelins, 1re série.
 - Les Ravisseurs, 2e série.
 - Enlèvement et Duel, 3e série.
 - La Frochard, 4e série.
 - La Petite Aveugle, 5e série.
 - Lo Mariage Forcé, 6e série.
 - Lo Calvaire d'une Orpheline, 7e série.
 - L'Histoire de Marianne, 8e série.
 - La Prison des Françes, 9e série.
 - L'Egoïsme du Cœur, 10e série.
 - Uno Famille qui tuo, 11e série.
 - L'Aveu, 12e série.
 - La Fin d'une Infortune, 13e série.
 - Fin d'une Misérable, 14e série.
 - Amour et Bonheur, 15e série.
 - Jean Loup.
 - 1e série, Jean Loup [vago].
 - 2e série, Légende de l'homme sau-
 - 3e série, L'Amour d'un Sauvage.
 - 4e série, L'Enfant du Malheur.
 - 5e série, Deux Larmes.
 - 6e série, L'Oiseau Noir.
 - 7e série, Colombe et Vautours.
 - 8e série, Le Commencement de la [Fin].
 - 9e série, Le Dossier d'un Bandit.
 - 10e série, Un Bouquet Fait Parler.
 - 11e série, Le Réveil de Jeanne.
 - 12e série, Le Rendez-Vous.
 - 13e série, La Mémoire du Cœur.
 - 14e série, Ruse contre Ruse.
 - 15e série, Le Triomphe de la Ca-
 - 16e série, L'Argent n'est Rien.
 - 17e série, Les yeux d'une Femmo.
 - 18e série, Le Mort Vivant.
 - 19e série, Vengeance de Femmo.
 - 20e série, Le Vrai Châtiment.
 - 21e série, La Belle Dyorah.
 - La Dame en Noir.
 - 1e série, La Dame en Noir.
 - 2e série, La Provocation.
 - 3e série, Uno Pago d'Amour.
 - 4e série, L'Enlèvement de l'Enfant.
 - 5e série, L'Enfant Retrouvé.
 - 6e série, Amis et Rivaux.
 - 7e série, Le Réveil d'une Volonté.
 - 8e série, Prologue d'une Sombre [Histoire].
 - 9e série, Bonheur Perdu.
 - 10e série, La Revanche de Blanche.
 - 11e série, Soldats et Bandits.

DEPOT CENTRAL JOURNAL
CIGARÉ ET TABAC
CENTRAL NEWSPAPER
180 d'Aiguillon, QUEBEC
VICTOR MAR